

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination multiple.  |

J-5800

# LE MONDE ILLUSTRÉ

**ABONNEMENTS :**

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

16<sup>ME</sup> ANNÉE, No 792.—SAMEDI, 8 JUILLET 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

**ANNONCES :**

La ligne, par insertion - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



Photo Laprés & Lavergne



Photo J. Ca npeau

Les petits saints Jean-Baptiste



Photo Laprés & Lavergne

LA SAINT-JEAN-BAPTISTE A MONTREAL.—Char des Plâtriers

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 8 JUILLET 1899

## SOMMAIRE

TEXTE.—Zig-zag, par F. Picard.—Charles Quint chez D. de Bergame, par A. D...—Quelques notes, par A. Pelletier.—Poésie : Pauvre Crémazie, par A. Lozeau.—Gretchen, par Jean Remuna.—L'onde et l'ombre, par V. Hugo.—Poésie : La première dent de bébé, par E. Ladoucur.—Poésie : France, par P. Déroulède.—Amours brisées, par Laurette de Valmont.—Midi, par H. Gréville.—Nos photographes.—Un bon caractère, par R. Lienhard.—Poésie : Un souvenir à Dieu, pendant les vacances, par l'abbé Chevojon.—Notes d'histoires naturelles.—Petites récréations scientifiques.—Primes du mois de juin.—Description des toilettes.—Embrasse papa, par M. Corday.—Carnet de la cuisinière.—Propos du docteur.—Jeux et amusements.—Gravure devinette.

GRAVURES : La célébration de la fête Saint-Jean-Baptiste à Montréal ; Portraits de deux petits saints Jean-Baptiste ; Le char des plâtriers ; Char historique du Cercle St-Jean-Baptiste ; Char représentant Louis XIV ; Char de la photographie ; Char des Carrossiers ; Chars des menuisiers ; Le défilé.—Nos toilettes.—Gravure du feuilleton.—Devinette.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Le 29 juin, fête des saints apôtres Pierre et Paul, c'était la fête patronale de S. G. Monseigneur notre révérendissime archevêque.

La fête fut tout intime : Monseigneur dit la messe, qui fut suivie de la toujours émouvante cérémonie d'une ordination.

Nous nous souvenons de l'époque heureuse où il nous était donné de présenter, en pareille circonstance, nos plus humbles hommages, nos vœux les plus sincères, aux Princes de l'Eglise que doivent vénérer même les rois de la terre : si nous n'avons pu, de vive voix, exprimer ces souhaits, ce respect filial à Monseigneur, qu'il daigne du moins les agréer en ce moment.

*Ad multos annos !*

\*\*\*

Nos aimables lectrices, nos bienveillants lecteurs connaissent presque tous l'excellent et distingué

magistrat, l'honorable M. Loranger. Cet homme de bien, aux allures aristocratiques, est un ami du peuple dont il ne cesse de s'occuper, dont il étudie les besoins cherchant les meilleurs moyens de promouvoir le bien-être physique sans doute, mais surtout moral de l'ouvrier, du pauvre, de l'enfant abandonné, de l'orphelin, qui déjà, peut-être, glisse dans la fange du vice...

Aussi, aux premiers rangs de la *Société d'Economie sociale* qui protège les pauvres petits enfants dont personne ne s'occupe, mais que recueillent les bons Pères de Montfort et d'Arundel, voyez-vous figurer l'honorable juge M. Loranger.

Mais pourquoi, me direz-vous, cet éloge de M. Loranger ?

—Parce que, pour faire l'éloge du fils, je ne puis mieux faire qu'exalter le père.

Tous, ou presque tous, ont profité des conférences données, sous les auspices des Révérends Pères Jésuites de la rue Bleury, du Révérend Père Ruhlman plus particulièrement, par l'*Union Catholique* dont le dévoué président est M. de Lorimier.

Et quand le président était retenu chez lui, vous voyiez se lever un tout jeune homme au visage sympathique, aux traits fins et empreints de bienveillance et de noblesse : c'était M. Louis Loranger, le vice-président, le fils de l'honorable juge.

M. Louis Loranger a soutenu, le mercredi, 28 juin, après-midi, et durant trois heures, une thèse dont le succès devait lui donner le titre envié de *Docteur en droit*. Il obtint l'unanimité des voix du jury de l'Université, devenant ainsi le plus jeune des docteurs en droit du barreau de la province de Québec, puisqu'il n'a que 29 ans.

Nous permet-il de lui offrir nos félicitations les plus vives, les plus sincères ? Nous nous réjouissons, et du bonheur de ses bien-aimés parents, et de l'honneur qu'il a mérité par sa science.

\*\*\*

La réunion de la conférence de la Paix, à La Haye, où il ne manque que le seul et vrai représentant de la paix, le Souverain Pontife, a fait et fait encore couler des flots d'encre.

Nous avons dit, dans le temps, notre sentiment au sujet de ce congrès : quelles que soient les décisions votées, elles resteront lettre morte, parce qu'il n'y a pas de force contre la force.

Et comme pour nous donner raison, précisément pendant que les délégués agitent les questions de réduction des armées, de suppression des guerres, la perfide Albion précipite ses levées de troupes, arme ses navires afin de les lancer contre un petit peuple de braves, la-bas, au sud-est de l'Afrique ; l'empereur de Russie, le promoteur de ce congrès, signe une augmentation de trois cent mille guerriers et l'ordre de construire de nouvelles frégates ; la Prusse exerce fiévreusement ses innombrables bataillons, la France, malgré l'état d'anarchie dans lequel elle se débat, perfectionne ses terribles engins sous-marins : n'est-il pas vrai de dire que le point final des délibérations du congrès de la Paix sera tracé par... un boulet de canon ?

Nous voulons relever ici un article fort bien écrit au point de vue littéraire, article publié il y a trois semaines environ par un journal de Paris publiant tout ce que l'on veut, pourvu que cet on présente bien ce qu'il dit.

Le fond de cet article plein de belles phrases, de périodes sonores, est ceci : "Le protestantisme l'emporte sur le catholicisme ; le protestantisme est la seule religion aux vues larges et bienfaisantes ; le protestantisme est la religion de l'avenir."

A la première de ces étranges assertions, répond victorieusement la quantité, mais surtout la qualité, des hommes éminents du protestantisme revenant au catholicisme. Plus que de longues et savantes dissertations, cette preuve est convaincante et péremptoire.

La division pleine d'aigreur en même temps que d'affolement dans laquelle se débat le protestantisme râlant, anéantit de soi-même la seconde assertion.

Quant à la troisième, il suffit, de voir les progrès de nos missionnaires par toute la surface du globe ; le

triomphe du catholicisme en Chine, son expansion dans les colonies nouvelles de France, et même dans les colonies anglaises malgré les capitaux formidables dont disposent les sociétés bibliques d'Angleterre, il suffit, disons-nous, de cette simple constatation pour arracher à l'homme le plus prévenu le vieux cri de Julien l'Apostat : "Tu as vaincu, Galiléen !"

Le congrès de la Paix sera oublié depuis longtemps ; le fracas des combats aura tenu dans les plus mortelles angoisses bien des peuples de tous les continents, que le gibet du Galiléen dominera encore les ruines fumantes, que les supplications des désespérés monteront désespérément encore vers l'éternel Galiléen qui, malgré tout, restera éternellement vainqueur.

L'homme s'agite : qu'est-il ?...

Au fronton d'un vieil édifice, en Italie, dans un cadran solaire séculaire, je lisais un jour, n'étant guère qu'un enfant :

*Che s'n'io senza sol ?*

*E tu, uomo, che sei senza Dio ?*

Que suis-je, moi, sans soleil ?—Et toi, ô homme ! qu'es-tu sans Dieu ?

Aux beaux jours ensoleillés du pays des fleurs, le cadran solaire, sans le moindre trouble, indique toujours l'heure, montre toujours sa devise à laquelle donne une âcre saveur l'imperturbable ironie des périodes latines entassées sur les périodes anglo-saxons. Le vingtième, le vingt et unième siècle liront avec le même sentiment de confusion ou d'adoration ce qu'ont lu les siècles enfouis dans l'immuable recommencement :

*E tu, uomo, che sei senza Dio ?...*

Les nations se fondront ; les races disparaîtront ; les trônes glisseront, peut-être dans la boue, peut-être dans le sang. Les villes se changeront en nécropoles, et sur toutes les tombes on inscrira, au siècle futur, aux siècles qui le suivront, des épitaphes dans le genre de celle qu'on peut lire, à travers les sarcophages luxueux peuplant le chevet intérieur de la superbe cathédrale Saint-Etienne de Vienne, en Autriche :

*Ego fui princeps,  
Episcopus ;  
Sum pulchris,  
Nihil.*

Je fus prince, j'étais évêque ; je suis poussière, je ne suis rien !

Pas de date...

Qu'importe la date—en face de l'éternité ?...

## CHARLES-QUINT CHEZ D. DE BERGAME

(de *L'Art en Italie*, par Mgr S. Brunner)

Damiano de Bergame, le plus célèbre maître en mosaïque sur bois, fut reçu, en 1528, au couvent des dominicains à Bologne.

Cette ville réunissait dans ses murs à cette époque, des princes et des potentats comme elle n'en a jamais vu et n'en reverra jamais.

Charles-Quint et Clément VII, accompagnés de leurs suites, séjournèrent longtemps à Bologne. On y lit encore aujourd'hui la date du couronnement de l'empereur, inscrite sur un pilier des stalles par Damiano : c'était le 14 février 1530.

Le 7 mars de la même année, à la fête de saint Thomas d'Aquin, Clément VII avait accordé une indulgence plénière à l'autel de ce glorieux saint, dans l'église des dominicains. Le pape et les cardinaux se rendirent pour la grand-messe solennelle à cette église. Charles-Quint y assista aussi avec le duc d'Este et une suite nombreuse.

Après la messe, l'empereur résolut de faire une visite avec le duc d'Este à Damiano, et de surprendre l'artiste à son travail. Damiano occupait au couven

un appartement spécial, pour y exécuter ses mosaïques en bois. La suite du prince resta dans le corridor.

Charles-Quint crut faire plaisir au duc d'Este en l'emmenant dans la cellule du frère et frappa à la porte.

— Qui est là ? demanda une voix à l'intérieur.

— Charles d'Autriche ! répondit l'empereur.

La porte s'ouvrit, et l'empereur entra ; le duc d'Este voulut le suivre, et il avait déjà mis un pied sur le seuil, quand Damiano le repoussa vigoureusement en lui signifiant qu'il ne lui permettait point d'entrer chez lui.

Charles Quint dit au religieux que c'était le duc de Ferrare mais Damiano répondit :

— Auguste Majesté, je connais fort bien Son Excellence monsieur le duc ; j'ai un motif légitime de lui refuser l'entrée de mon atelier. J'use de mon droit dans le domaine de ma juridiction, et il n'a qu'à aller plus loin avec ses barons.

— Mon bon frère, reprit l'empereur, dites-moi simplement ce que vous avez contre le duc ; si vous lui permettez d'entrer chez vous, j'arrangerai cette affaire sur le champ.

— Eh bien ! si Votre Majesté veut régler cette affaire, que monsieur le duc attende à la porte, et j'expliquerai ma manière d'agir.

Charles-Quint sourit et fit signe au duc d'Este de rester en arrière, puis il écouta les plaintes du frère, qui lui expliqua que, traversant les États du duc, on l'avait forcé sans ménagement à payer un droit d'entrée pour les outils en fer et acier, qui lui étaient indispensables pour exercer son art, tandis qu'il n'avait jamais été obligé de payer un pareil droit en voyageant dans les États dont les princes sont de généreux protecteurs des arts. Cette exaction l'avait tellement irrité, croyant surtout qu'elle avait été faite sur l'ordre du duc, qu'il s'était mis en tête de la faire expier au duc d'Este s'il en trouvait l'occasion. Elle se présentait maintenant, et il ne pouvait la laisser s'échapper sans en profiter.

L'empereur, après avoir entendu les griefs de Damiano, le pria de se retirer un moment dans une autre chambre ; puis il appela le duc d'Este qui se promenait dans le corridor, et lui dit pour quel motif Damiano lui avait refusé l'entrée de sa cellule ; enfin on arrêta les moyens de compensation.

Le duc promit de rendre le droit d'entrée perçu dans ses États, ensuite il rédigea un document qui accordait à tous les artistes, particulièrement de l'ordre des Frères-Prêcheurs, un libre passage avec leurs outils dans son duché. Cet acte devait être un témoignage de son estime pour un aussi excellent artiste.

Damiano se montra très satisfait et répondit :

— Monsieur le duc vient de me donner une preuve de sa générosité ; par sa manière d'agir il m'a rendu son serviteur dévoué. Je lui permets volontiers à présent d'entrer dans ma cellule, et, comme témoignage de ma haute considération, je veux bien lui offrir en souvenir une de mes œuvres.

Voilà comment la famille d'Este, par la noble façon d'agir qu'un de ses membres a montrée dans cette circonstance, a gagné, non seulement l'estime de frère Damiano, mais encore une admirable œuvre d'art.

Dès que la concorde fut rétablie, les deux princes visitèrent la cellule de Damiano, et s'étonnèrent qu'on pût obtenir par des incrustations en bois un aussi grand effet que par la peinture.

Damiano leur mit sous les yeux une représentation de la Passion du Seigneur, terminée jusqu'au dernier vernis, et ils remarquèrent à plusieurs contours l'assemblage des divers morceaux de bois. Après l'avoir poli pendant quelque temps, le tableau ressortit dans tout son éclat comme une peinture. L'artiste fit hommage de ce chef-d'œuvre à l'empereur, qui l'accepta avec plaisir. Ainsi cette aventure fâcheuse au début, finit à la satisfaction de tout le monde.

Nous ne croyons pas qu'elle ait jamais été racontée, ni en France, ni en Allemagne ; elle a un cachet original et montre dans le pauvre religieux un esprit énergique, qui, contrarié dans la pratique de son art, osa se prononcer avec tant de hardiesse et de fermeté.

Il est à supposer que cette anecdote saura plaire à tous ceux qui la liront.

Si les amis des arts dans les cellules se distinguèrent ordinairement par leur modestie, ils n'étaient pas forcés de souffrir à titre d'humilité ; dans certains cas ils savaient se prononcer librement et opposer une énergique résistance. Damiano en fournit la preuve en face d'un puissant monarque dans l'empire duquel le soleil ne se coucha jamais.

En présence de cet empereur, il osa faire à un duc un reproche qu'il méritait.

Après des années d'un règne universel, le puissant empereur trouva dans le cloître la paix que fra Damiano y avait cherchée et déjà goûtée des sa jeunesse.

Quel est celui dont la vie fut la plus heureuse, de Charles-Quint ou de fra Damiano de Bergame ?

Le célèbre mosaïste mourut le 30 août 1549.

A. D.

Kingsville, 1899.

## QUELQUES NOTES

Les journaux ont parlé d'un camp militaire à Lévis. Cette nouvelle me remet en mémoire quelques lignes que j'écrivais de Lévis même, mais que j'avais laissées dormir au fond de mes cartons.

Les voici :

La locomotive, infatigable, se balance avec la grâce d'un éléphant et tire avec rage cinq ou six wagons sur la voie ferrée qui s'éloigne, là-bas, en se rétrécissant de plus en plus, et disparaît.

Les sièges sont remplis. Sur le mien, un monsieur, immense, et son incommensurable moitié. On me presse comme une sardine dans une boîte. C'est visible, je rendrai l'âme si le jeu continue. Enfin ! Richmond, et merci, grand Dieu, ils vont débarquer.

\* \*

Bon ! me voilà seul. Je vais respirer. La vie m'est rendue avec... ô enfer ! cauchemar !... Une femme, jolie, élégante, avec ses trois bambins ; elle vient se placer... devinez où ?

Quels lurons ! Ça rit, ça pleure, ça crie, ça me grimpe sur les épaules, passant des doigts gentils dans ma chevelure, m'écrasant le nez, m'arrachant les oreilles, collant mon pantalon avec du sucre à demi fondu... La mère, elle, la conscience nette, dort, là, devant moi, et un sourire moqueur semble effleurer sa lèvre rosée.

\* \*

Enfin, nous voici arrivés à Lévis ! Si mes bourreaux ne me laissent pas, moi je m'en vais. Au revoir, ô vous qui dormez, madame ; bambins, adieu !

Lévis est une ville enchantée.

Sur les côtes, la vue domine. On aperçoit à gauche Spencer-Wood, plus loin Sillery qui s'avance dans le fleuve comme pour donner un baiser d'amitié à Saint-Romuald, situé sur l'autre rive.

A droite, Montmorency d'où s'élançent en gerbes bondissantes et vaporeuses, une des plus belles chutes qui existent.

Plus près de Québec, Beauport, célèbre dans l'histoire ; plus près encore, Limoilou, appuyé sur le bras de la rivière Sainte-Croix, regarde Charlesbourg. Charlesbourg voit au loin les deux Lorettes, souriantes comme des fillettes dans un champ de fleurs.

En face de Lévis, Québec avec ses souvenirs et ses monuments : la Cathédrale, l'Université, le Séminaire, le Château Frontenac.

La Terrasse Dufferin frappe naturellement le regard : elle est une des merveilles de la nature, lieu charmant et plein de poésie, aimé des Québécois et des nombreux étrangers qui visitent la cité de Champlain.

De Québec, le coup-d'œil est splendide vis-à-vis la chute Montmorency, l'île d'Orléans se montre coquette.

La ville de Lévis, à deux cents pieds au-dessus de la nappe cristalline du Saint-Laurent, semble planer dans sa parure de feuillage et de fleurs. Au-dessus des

pics escarpés, parmi les arbres, on voit l'église Notre-Dame, l'Hospice, le Couvent et le Collège.

Ce dernier, quoique jeune encore, est avantageusement connu par ses succès, par les hommes de talent qu'il a formés, par les prêtres si dévoués qui en ont la direction et dépensent leur vie pour faire des "hommes dans le sens vrai du mot," c'est-à-dire des piliers solides de la société civile ou religieuse.

Lévis ! Québec ! noms glorieux, chers à plus d'un cœur, la renommée vous a chantés à tous les mondes, aux plus lointains échos, et vous êtes dans l'âme de tout Canadien.

\* \*

C'est le soir, un soir sans lune.

Grand-père rappelle sa jeunesse, et grand-mère—qui sait tout ça—écoute, la bouche ouverte, les yeux grands, et se berce.

Soudain, le clairon sonne dans la route ; à peu de distance, des silhouettes rouges se dessinent, une grande foule approche d'un pas régulier : ce sont les militaires du camp. A neuf heures, on simulera la guerre au fort n° 2.

J'attelle. Un ami monte avec moi. Nous filons.

Tous les âges des deux sexes, au fort qui apparaît dans l'herbe verte et touffue, sur laquelle courent et sautillent des bambins, où se promènent les spectateurs "d'une guerre en perspective."

Les soldats se dispersent dans les taillis, entrent au commandement des chefs dans le bois, d'où ils attaqueroient à l'improviste.

Chacun est à son poste ; la sentinelle prête l'oreille.

— Qui vive ?

Malheur à qui ne sait le mot d'ordre !

Une heure encore, et le combat s'engagera.

L'obscurité vient ; des nuages sombres s'abaissent.

Il va pleuvoir.

Un contre-ordre est donné, on retourne au camp.

Adieu, combat simulé !

La fanfare guerrière éclate, le bataillon, bercé au cliquetis de ses armes, s'éloigne d'un pas cadencé.

Chacun retourne chez soi, déçu.

Je hâte mon cheval ; rapide, il passe devant la foule. Tout à coup—j'en frémis encore de crainte, pas pour moi, pour mon ami—au tournant de la route, deux roues de ma voiture se brisent.

Je saute à la bride du cheval qui se cabre... le tonnerre gronde... l'éclair brille... la pluie tombe... je nage dans la boue... et, le dirai-je ? la foule éclate de rire...

Peuple, ris, éternel rieur,  
Car dans le rire est le bonhen

*Antonio Pelle tieri*

## PAUVRE CRÉMAZIE !

*Il dort loin du pays qu'en strophes immortelles  
Il chanta, ce poète, aux jours de ses malheurs ;  
Lui qui sema l'ivresse en des pages si belles  
Ne récolta toujours qu'alarmes et douleurs.*

*Si parfois sa pensée aux voûtes éternelles  
Demandait à grands cris de quoi sécher ses pleurs,  
C'est qu'il voyait déjà des heures plus cruelles  
Que troublerait encore une tombe sans fleur.*

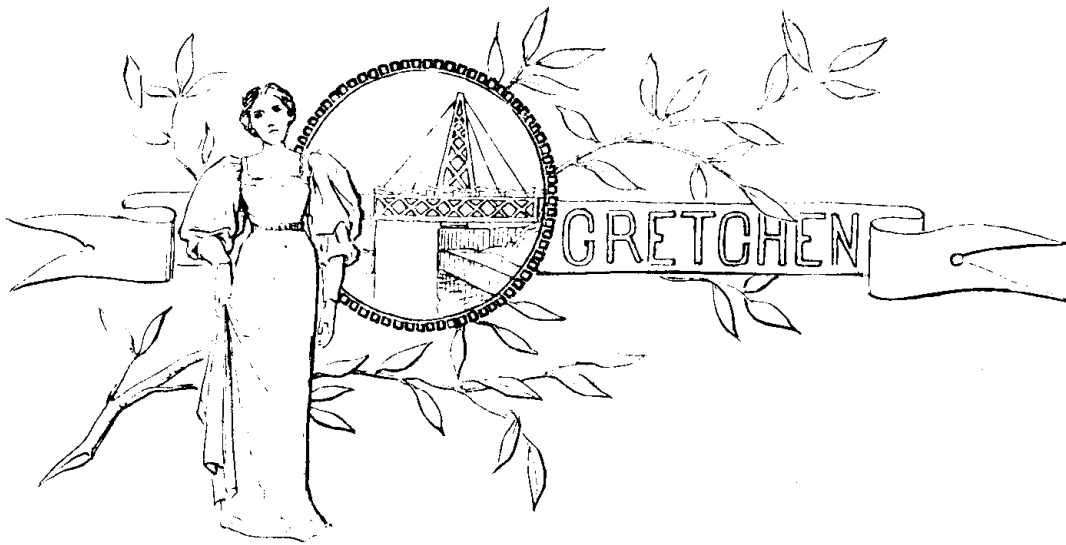
*Ceux que sa lyre triste avait bercés souvent,  
Laisseront son souvenir à jamais disparaître  
Et semblent le jeter, comme sa cendre, au vent !*

*Si nous sommes Français, soyons dignes de l'être  
En élevant un jour à celui qui n'est plus  
Au moins une humble pierre avec son nom dessus !*

ALBERT LOZEAU.

Montréal, 1899.

Les âmes froides n'ont que de la mémoire, les âmes tendres ont des souvenirs, et le passé pour elles n'est point mort, il n'est qu'absent. — CHARLES JOLIET.



I

On était au 28 juin 1864, minuit allait sonner, et les habitants des deux rives du Richelieu, fatigués par les rudes travaux de la journée, depuis longtemps voyageaient au pays des songes.

Quelques étrangers, des citadins en villégiature, se promenaient encore sur le bord de la rivière. C'était sans doute des rêveurs, des chasseurs de chimères qui, en regardant la lune se mirer dans l'eau, subissaient le charme enivrant de cette belle nuit parfumée et vaporeuse.

Là-bas, dans le détour, doublant la pointe qui avance dans la rivière, des lumières rouges et vertes apparaissent, et bientôt on distingue un petit bateau remorqueur qui s'avance rapidement, traînant à sa suite une barge chargée de grain.

Du côté de Belœil, une partie du pont du Grand-Tronc qui relie les deux rives se détache au-dessus d'un chenal, qu'on a creusé pour permettre à la navigation de continuer sa route vers le lac Champlain ; et cette lourde masse pivote sur elle-même à l'aide d'un mécanisme qu'un homme, préposé à cet effet, fait mouvoir.

Le petit bateau avançait toujours ; et avant de faire volte face pour engager la barge la première dans le chenal, il lança un coup de sifflet prolongé. A ce signal, le gardien du pont tournant sortit de sa guérite et fit tourner la pesante machine pour lui livrer passage.

La barge, que le remorqueur retenait quelque peu, entraînée par le courant très fort en cet endroit, descendait rapidement le chenal et allait atteindre l'ouverture, quand un train, lancé à toute vapeur, apparut du côté de Saint-Hilaire et s'engagea sur le pont. L'homme préposé à la garde des signaux et du pont tournant sentit ses cheveux se hérissier sur sa tête, il agita sa lanterne désespérément, mais ce fut inutile.

Un sifflement de vapeur comprimée... puis un choc épouvantable... accompagné d'un bruit terrible, centuplé par l'écho... la terre trembla tout autour, et les habitants, à plus d'un mille de distance, furent réveillés en sursaut.

Un silence effrayant succéda... puis, des plaintes étouffées montèrent du gouffre béant... Ces plaintes augmentèrent d'intensité de minute en minute ; et bientôt des appels déchirants, semblables à des cris des victimes qu'on égorge, remplirent l'espace.

Hélas !... hécatombe épouvantable... treize voitures chargées d'émigrés Allemands venaient de s'engouffrer, à la suite de la lourde machine à vapeur, dans l'ouverture béante au-dessus du chenal ! La pauvre petite barge avait été coupée en deux par la chute du convoi, et le remorqueur s'était arrêté prêt à porter secours au premier appel.

De tous côtés, des gens arrivèrent sur les lieux du sinistre.

On forma un petit bataillon d'hommes de bonne volonté, qu'on arma de haches ; et ces hommes, commandés par le chef de gare du Grand-Tronc à Belœil, commencèrent le sauvetage des victimes. On enfonçait

les toitures des wagons à coups de haches et l'on arrachait, comme on pouvait, les pauvres gens. Dans les premières voitures, il y avait peu de morts, beaucoup de blessés et quelques-uns sains et saufs ; mais plus on avançait, plus il y avait de victimes ! Ce n'était plus que des cadavres, la tête broyée, la poitrine ouverte ; des blessés !... les jambes fracassées, prises sous des amas de fer et de bois. Ceux qui n'avaient pas perdu conscience de leur état demandaient qu'on les achevât pour mettre fin à leurs tortures...

Quand le soleil levant projeta ses premiers rayons sur cette scène de désolation, des rangées de cadavres s'alignaient sur la côte. Et plus loin, sous un hangar, un nombre encore plus grand de blessés, de mourants, glaçaient le cœur par le spectacle de leur malheur. Là, de pauvres petits enfants se roulaient en sanglotant sur le corps de leur mère mourante, l'appelaient en leur langage étranger. Et ces femmes ! qui achevaient de perdre leur sang par quelque horrible blessure, ouvraient leurs pauvres yeux à ces appels déchirants ; dans leur regard on pouvait lire tout ce qu'il y avait de déchirements dans leur cœur, à la pensée de quitter leurs enfants, dans un pays inconnu, seuls, sans personne pour s'occuper d'eux, pour les secourir. Plus loin, des époux se tenaient enlacés, et semblaient s'encourager mutuellement à bien mourir. Ça et là, on voyait des blessés se lever péniblement et se trainer vers quelque parent ou quelque ami qu'ils voulaient secourir. Et sur ces traits blafards, le sombre désespoir se montrait dans toute sa hideuse réalité.

Deux médecins des environs, aidés d'un interprète Allemand, jardinier chez le major Campbell, donnèrent les premiers soins aux blessés. Dans l'avant-midi, un train de secours venu de Montréal amena de nouveaux médecins et l'on procéda aux amputations. Si le lecteur veut avoir une idée de ce qui se passa alors, qu'il aille dans les hôpitaux, et qu'il assiste à quelque opération de ce genre ; ensuite, qu'il compare la situation du patient qu'il a sous les yeux, les moyens dont on dispose pour atténuer l'horreur de la triste besogne, avec celle de ces pauvres victimes qui, vu leur grand nombre, et la situation dans laquelle elles étaient placées, ne pouvaient bénéficier des ressources dont dispose la chirurgie dans des lieux spéciaux aménagés à cet effet ; et il verra la reproduction exacte de la triste boucherie.

\* \* \*

Quelques minutes avant la catastrophe, deux hommes, venant du chemin de ligne situé à quelques arpents du pont, descendaient vers le rivage. L'un de ces hommes se nommait Pierre Dumont, cultivateur de Saint-Ours. Il paraissait avoir atteint la cinquantaine ; de haute stature, le front intelligent, le regard franc et loyal, au premier coup d'œil, on reconnaissait en lui une de ces natures d'élite, qui quelle que soit la position obscure ou élevée qu'ils occupent dans la société, portent dignement le nom de Canadiens-français. L'autre, beaucoup plus jeune, grand lui aussi, joli garçon, était son fils, son Gérard.

Son père fondait sur lui ses plus belles espérances.

Gérard venait de sortir du collège après de brillants examens, et ses diplômes de bachelier en poche, il se préparait à l'étude du droit.

Le père Pierre, qui aimait à canoter, était venu de Saint-Ours à la rame, pour rendre visite à un de ses amis, qui demeurait dans le rang des trente, et son fils l'avait accompagné. Comme les deux amis ne s'étaient vus depuis longtemps, ils avaient beaucoup de choses à se dire, et le temps passa sans qu'on s'en aperçût ; de sorte qu'il était tard quand on songea à se séparer.

— Bah ! disait le vieux fermier à son fils. On sera toujours bien arrivé avant le jour, et la nuit est si belle, que c'est un vrai plaisir de se laisser glisser au fil de l'eau. Tu vas voir, fiston, gagne le large un peu.

Les deux hommes, assis au fond de leur légère embarcation, s'éloignèrent du rivage de quelques arpents, puis se laissèrent descendre à la dérive. Ils filaient rapidement vers le pont, et s'amusaient à regarder le petit remorqueur, ralentissant de toute la puissance de son hélice, pour empêcher la barge de descendre trop rapidement dans le chenal. Lorsque le convoi d'émigrés arriva à toute vapeur, et alla s'engouffrer dans l'ouverture béante.

Ils assistèrent terrifiés à la terrible catastrophe, et le courant les emportant toujours, ils allaient dépasser l'endroit où l'inexorable mort venait de faire une ample moisson, quand un objet flottant s'accrocha à leur embarcation.

Gérard, qui se trouvait à l'avant, se pencha, et saisit quelque chose de soyeux et de fin comme un écheveau de soie. Il tira ce quelque chose à lui et un corps émergea à la surface de l'eau.

— Quelque pauvre victime ! s'écria le vieux Pierre, et il aida son fils à placer le corps inerte dans l'embarcation. La malheureuse victime qu'on venait de repêcher était une toute jeune fille, de quinze ou seize ans, jolie comme un amour. Elle avait les traits fins et aristocratiques, et sa chevelure dorée entourait comme d'une auréole son front pâle, sur lequel coulait un mince filet de sang.

Le moment d'ahurissement passé, Gérard se pencha sur ce petit corps mignon, où la vie semblait éteinte, chercha la place du cœur, et s'écria :

— Ah ! père... père... elle n'est pas morte ! ! !

En effet, la pauvre enfant respirait encore. Le jeune homme appuya sa belle tête de vierge sur ses genoux, et trempant son mouchoir dans l'eau de la rivière, il lava le sang qui coulait d'une blessure faite à la naissance des cheveux ; après quelques instants, la jeune fille rouvrit les yeux, prononça des paroles dans un baragoin incompréhensible pour les deux hommes, puis sa tête retomba inerte sur les genoux de Gérard.

\* \* \*

Le canot glissait doucement sur l'onde calme, dans laquelle la lune, descendue à l'occident, ne se mirait plus. Et l'aurore s'étalait dans toute sa splendeur orientale à l'opposé du firmament, quand, à quelques arpents du rivage, une grande maison de pierre apparut, entourée d'arbres : on arrivait au terme du voyage.

Bientôt on aborda, à quelques arpents en deçà du village de Saint-Ours, dont on voyait le clocher émerger des vapeurs matinales ; Gérard portant la jeune fille dans ses bras et son père se dirigèrent vers la maison.

Toute la famille était déjà debout ; on était inquiet de leur absence prolongée. Aussitôt qu'elle les vit venir, une grande jeune fille, Blanche, la sœur de Gérard, courut vers eux.

— Mon Dieu ! petit frère, qu'est-ce que tu portes là, dans tes bras ?

— Une petite sœur pour toi, que nous avons trouvée dans la rivière.

Blanche n'en revenait pas, ce fut bien pis, quand on arriva à la maison, et que le jeune homme déposa l'enfant inconsciente, dans les bras de sa mère ; ce furent des exclamations à n'en plus finir.

La vieille Lucie, la servante, marmottait dans son coin, en surveillant sa marmite :

—Doux Jésus, c'est-y possible, trouver des choses comme ça dans l'eau ! nom de nom, j'aurais jamais cru ça.

Et la bonne femme, esquissant toutes sortes de grimaces plus ou moins grotesques, s'essuyait les yeux, avec le coin de son tablier.

On coucha l'étrangère dans la chambre de Blanche, et enveloppée dans de moelleuses couvertures, la pauvre enfant continua à rêver sans doute à son village d'Allemagne, à ses petits camarades d'outre-mer, et peut-être, à quelque jeune amoureux. La commotion avait dû être terrible pour ce jeune cerveau, en face d'une mort épouvantable, et ce sommeil prolongé la sauvait peut-être. Tout le jour on la laissa dormir.

Pierre avait tout raconté à sa femme, et l'on avait tenu conseil, pour décider de la ligne de conduite à suivre envers l'étrangère. Mais avant de rien arrêter de définitif, on envoya Gérard aux renseignements ; et, quand le jeune homme revint, convaincu que les parents de la pauvre petite étaient morts, il fut résolu qu'on l'adopterait.

—Un enfant de plus, dit le bon Pierre à sa femme, ça ne peut nous nuire, et elle est si gentille la pauvre !

Comme on voulait éviter les ennuyeuses investigations des indiscrets, on courut au-devant des interprétations malveillantes et l'on dit à tout le monde qu'un parent, mort aux Etats-Unis, avait envoyé cette enfant, priant Pierre et sa femme de l'adopter comme leur propre fille ; la vieille Lucie avait été avertie de demeurer bouche-close, et comme elle était dévouée à ses maîtres, il n'y avait pas de danger qu'on sût quelque chose d'elle. Et tout le monde crut ce que Pierre Dumont affirmait, car c'était la première fois de sa vie qu'il mentait.

Maintenant, revenons à la petite Gretchen, car c'était ainsi qu'elle s'appelait ; l'on avait trouvé ce nom, inscrit sur son linge fin, marqué d'un écusson, où étaient tracés des mots qu'on ne put déchiffrer et gravés dans l'anneau d'une bague enrichie de pierres précieuses, qu'elle portait à son cou, attachée à un ruban de soie rose. Quand Gretchen s'éveilla, vers le soir, elle jeta des regards étonnés autour de la chambre, et ses yeux se fixèrent sur une jeune fille, assise à son chevet.

—Qui es-tu ? lui demanda-t-elle en allemand.

Blanche ne comprenait pas cette langue, mais elle devina l'interrogation ; et caressant les blonds cheveux de l'enfant, elle répondit.

—Ne crains rien, pauvre petite ; tu seras ma sœur aimée désormais.

—Vous êtes française, reprit Gretchen, avec un léger accent étranger ? Où suis-je ? Où est mon père ?

Puis se ressouvenant, elle se cacha la figure dans son oreiller, et longtemps ses sanglots troublèrent seuls le calme de la coquette chambre.

\* \* \*

Gretchen devint l'enfant gâtée de la maison ; instruite, intelligente, parlant le français très correctement (sauf le léger accent dont ne peuvent se débarrasser les Allemands ou les Anglais quand ils parlent les langues latines, on l'eût prise pour une parisienne) : elle était parfaite.

Une seule chose intriguait les braves gens : quand on avait interrogé la jeune fille sur son passé, sur sa famille, elle n'avait jamais voulu répondre ; et si l'on insistait, elle se mettait à pleurer.

Ces interrogatoires paraissaient la faire beaucoup souffrir, de sorte que, après quelques tentatives renouvelées sans succès, on la laissa tranquille.

L'été se passa sans incidents pour l'honnête famille qui avait recueilli l'orpheline. Blanche aimait de plus en plus sa petite compagne, et Gérard, lui, avait pour elle des attentions qui faisaient dire à la vieille Lucie, quand elle voyait le jeune homme assis près de Gretchen, sous le berceau, au fond du jardin :

—Hein ! elle serait bien bête, la poulette, si elle ne prenait pas ce beau *dinde* là, dans ses filets.

Enfin, l'heure du départ arriva pour le jeune homme, et un bon matin, il fit ses adieux à sa famille ; embrassa, peut-être un peu fort, la petite Gretchen,

et fila sur Montréal, où il devait commencer la vie laborieuse d'étudiant.

Gretchen paraissait calme quand elle vit partir son grand ami ; mais la nuit, quand elle fut seule dans sa chambrette, elle pleura comme une petite folle.

Hélas ! perdue, loin de son pays qu'elle ne reverrait peut-être jamais, désormais seule au monde ; elle s'était attachée tout de suite à ce grand garçon qui lui avait sauvé la vie, et qui était toujours si bon, si complaisant pour elle ; sans s'en douter, un amour profond était né sur les ruines que le malheur avait accumulées dans l'espace d'un moment, et un petit coin de bleu se dessinait pour elle sur le ciel de l'avenir.

JEAN REMUNA.

(La fin au prochain numéro)

## L'ONDE ET L'OMBRE (\*)

Un homme à la mer !

Qu'importe ! le navire ne s'arrête pas. Le vent souffle, ce sombre navire-là a une route qu'il est forcé de continuer. Il passe.

L'homme disparaît, puis reparait, il plonge et remonte à la surface, il appelle, il tend les bras, on ne l'entend pas ; le navire, frissonnant sous l'ouragan, est tout à sa manœuvre, les matelots et les passagers ne voient même plus l'homme submergé ; sa misérable tête n'est qu'un point dans l'énormité des vagues.

Il jette des cris désespérés dans les profondeurs. Quel spectre que cette voile qui s'en va ! Il la regarde, il la regarde frénétiquement. Elle s'éloigne, elle blémit, elle décroît. Il était là tout à l'heure, il était de l'équipage, il allait et venait sur le pont avec les autres, il avait sa part de respiration et de soleil, il était un vivant. Maintenant, que s'est-il donc passé ? Il a glissé, il a tombé, c'est fini.

Il est dans l'eau monstrueuse. Il n'a plus sous les pieds que la fuite et l'éroulement. Les flots déchirés et déchiquetés par le vent l'environnent hideusement, les roulis de l'abîme l'emportent, tous les haillons de l'eau s'agitent autour de sa tête, une populace de vagues crache sur lui, de confuses ouvertures le dévorent à demi ; chaque fois qu'il enfonce, il entrevoit des précipices pleins de nuit ; d'affreuses végétations inconnues le saisissent, lui nouent les pieds, le tirent à elles ; il sent qu'il devient abîme, il fait partie de l'écume, les flots se le jettent de l'un à l'autre, il boit l'amertume, l'océan lâche s'acharne à le noyer, l'énormité joue avec son agonie. Il semble que toute cette eau soit de la haine.

Il lutte pourtant.

Il essaie de se défendre, il essaie de se soutenir, il fait effort, il nage. Lui, cette pauvre force tout de suite épuisée, il combat l'inépuisable.

Où donc est le navire ? Là-bas. A peine visible dans les pâles ténèbres de l'horizon.

Les rafales soufflent ; toutes les écumes l'accablent. Il lève les yeux et ne voit que les lividités des nuages. Il assiste, agonisant, à l'immense démente de la mer. Il est supplicié par cette folie. Il entend des bruits étrangers à l'homme qui semblent venir d'au delà de la terre et l'on ne sait de quel dehors effrayant.

Il y a des oiseaux dans les nuées, de même qu'il y a des anges au-dessus des détresses humaines, mais que peuvent-ils pour lui ? Cela vole, chante et plane, et lui, il râle.

Il se sent enseveli à la fois par ces deux infinis, l'océan et le ciel ; l'un est une tombe, l'autre est un linceul.

La nuit descend, voilà des heures qu'il nage, ses forces sont à bout ; ce navire, cette chose lointaine où il y avait des hommes, s'est effacé ; il est seul dans le formidable gouffre crépusculaire, il enfonce, il se roidit, il se tord, il sent au-dessus de lui les vagues monstres de l'invisible ; il appelle.

Il n'y a plus d'homme. Où est Dieu ?

(\*) Extrait des *Morceaux choisis* de Victor Hugo, publiés par la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris.

Il appelle. Quelqu'un ! quelqu'un ! Il appelle toujours.

Rien à l'horizon. Rien au ciel.

Il implore l'étendue, la vague, l'algue, l'écueil ; cela est sourd. Il supplie la tempête ; la tempête imperturbable n'obéit qu'à l'infini.

Autour de lui, l'obscurité, la brume, la solitude, le tumulte orageux et inconscient, le plissement indéfini des eaux farouches. En lui l'horreur et la fatigue. Sous lui la chute. Pas de point d'appui. Il songe aux aventures ténébreuses du cadavre dans l'ombre illimitée. Le froid sans fond le paralyse. Ses mains se crispent et se ferment et prennent du néant. Vents, nuées, tourbillons, souffles, étoiles inutiles ! Que faire ? Le désespéré s'abandonne, qui est las prend le parti de mourir, il se laisse aller, il lâche prise, et le voilà qui roule à jamais dans les profondeurs lugubres de l'engloutissement.

O marche implacable des sociétés humaines ! Pertes d'hommes et d'âmes chemin faisant ! Océan où tombe tout ce que laisse tomber la loi ! Disparition sinistre tout ce secours ! O mort morale !

La mer, c'est l'Inexorable nuit sociale où la pénalité jette ses damnés. La mer, c'est l'immense misère.

VICTOR HUGO.

## LA PREMIÈRE DENT DE BÉBÉ

A notre cher enfant.

*C'est aujourd'hui grand jour de fête,  
Armand a sa première dent ;  
C'est pour lui toute une conquête,  
Aussi, s'en sert-il joliment.  
Il semble fier de cette perle  
Qui brille, belle de blancheur,  
Et déjà sa bouche de merle  
S'apprête à dire un chant vainqueur.*

*C'est à présent un petit homme  
Que notre bel et cher enfant,  
Qui croque, déjà, dans la pomme  
Que lui tend sa bonne maman.  
Le soir, il aime la lumière  
De la lampe, aux reflets joyeux,  
Aussi, se berçant sur sa mère,  
Il ne veut plus fermer les yeux.*

*Il rit, et sous sa terre rose  
Brille toujours la belle dent  
Qui sur sa genèvre se pose,  
Comme un tout petit honton blanc.  
Il est au complet, le bonhomme,  
Et rien ne manque à son bonheur.  
Quand il vent, il dit qu'il se nomme  
" Bébé " pour nous toucher au cœur.*

*Il se tient debout pour sa mère  
Qui, pour qu'elle son premier pas,  
Pose son regard tutélaire  
Sur le chérubin plein d'appas.  
Ses cheveux blonds, son œil limpide,  
Sercent pour nous de talisman ;  
Il nous rend fous de joie avide  
Quand il nous dit : " papa, " " maman. "*

*Et quand, le soir, dans sa chambrette,  
L'enfant se confie au berceau,  
On contemple, l'âme inquiète,  
Ses yeux fermés, son front si beau.  
Dors, cher petit, car la nuit sombre  
N'a rien que de brillant pour toi,  
Puisqu'un bel ange, au sein de l'ombre,  
Pour te garder veille en émoi.*

*Et quand, le matin, la lumière,  
Te retirant d'un doux sommeil,  
Viendra caresser ta paupière,  
Illuminer ton front vermeil ;  
Oh ! songe alors, cher petit ange,  
Que tu n'es presque plus enfant,  
Puisqu'à ceux qui te font louange  
Tu montres ta première dent.*

*John Laddie*

Montréal, février 1899.

Il faut collectionner les pierres qu'on vous jette, c'est le commencement d'un piédestal. — BERRIEZ.

## FRANCE

*O ma France, ma vie est mêlée à ta vie ;  
Tes hauts faits ont grisé mon cœur d'adolescent ;  
Mon cœur d'homme a pleuré sur ta gloire ravie  
Et tes blessures même ont fait couler mon sang.*

*Penché sur les récits de ton antique histoire,  
Jour par jour j'ai suivi ton essor radieux ;  
Et les contours sacrés de ton vieux territoire,  
Comme un portrait d'aïeul, sont fixés dans mes yeux.*

*Et tels je les ai vus avant les jours de larmes,  
Tels en des jours vengeurs, je veux les voir encor,  
A ton premier appel prêt à prendre les armes,  
Prêt sur ton premier signe à recevoir la mort.*

*Car mon amour pour toi, nul amour ne l'égale ;  
Car je t'aime dans tes succès, dans tes revers,  
Dans ton ardent besoin de justice idéale,  
O Martyre du droit, soutien de l'Univers !*

*Et puis— pourquoi cacher ma faiblesse patienne ?—  
Si de tes dons divins tout mon être est hanté,  
Chère France, qu'un Dieu clément a faite mienne,  
Je t'aime... oh ! oui, je t'aime aussi pour ta beauté !*

*J'ai compté les trésors infinis de ta terre ;  
J'ai respiré l'air pur et léger de ton ciel ;  
Et toi que j'adorais d'un amour presque austère,  
Je t'aime d'un amour jaloux et sensuel.*

*Ce n'est plus seulement l'Alsace ou la Bretagne,  
La Lorraine ou l'Anjou, la Provence ou l'Artois ;  
C'est ton champ, ta forêt, ton fleuve, ta montagne,  
Ton vieux sol que chérit mon cœur de vieux Gaulois.*

*Et je veux,— attendant qu'un Brennus nous délivre —  
Caché comme un druide au fond d'une forêt,  
Chanter la bonne terre où le ciel m'a fait vivre,  
Et tes bons paysans sans qui rien ne vivrait.*

PAUL DÉROULÈDE.

## AMOURS BRISÉES

Avez-vous vu, au bord des flots mourants, l'épave que les vagues agitées jettent sur le rivage désert ?... D'où vient-elle ?... Peut-être un soir, la masse mourante des flots a-t-elle englouti un frêle esquif, et triomphante, a-t-elle rejeté cette épave comme un laurier de sa victoire !...

Sur la mer de la vie n'avez-vous jamais vu l'épave d'un cœur ?

Un jour, le grand fleuve de l'oubli a fait sombrer un amour, et du naufrage, les flots n'ont rendu que les éclats d'un cœur brisé !

Oh ! dites, si vous avez vu les derniers fragments d'un naufrage se perdre dans l'empire des ondes, si vous avez vu l'épave, caressée par les flots, aborder à la grève solitaire, oh ! dites, n'avez-vous pas songé aux amours brisées ?...

Avez-vous vu sur les vertes tiges d'un rosier en fleurs, les derniers pétales d'une rose qui achève de s'effeuiller et de mourir ?... Pourquoi meurt-elle ?... Un jour, le soleil n'a point versé ses rayons vivifiants sur sa tige fleurie, la rosée du matin n'a point pleuré ses larmes de diamant dans sa corolle embaumée, et elle meurt en jetant dans l'air le suave arôme de son parfum expirant !

Dans les sentiers de la vie, aux buissons du chemin, n'avez-vous jamais vu les derniers lambeaux d'un cœur ?

Il faisait bon vivre, près du rosier en fleurs, mais un jour le soleil n'a plus lui, la fraîche rosée n'a plus pleuré, la fleur de l'amour s'est fanée, et les épines du buisson, après avoir déchiré le cœur fidèle, se sont parées de ses lambeaux ensanglantés !...

Oh ! dites, si vous avez vu la fleur pâle, étiolée, joncher le vert gazon de ses pétales embaumés, si vous avez vu la rose, fleurie à l'aurore, mourir sous les derniers baisers d'un soleil qui s'éteint, oh ! dites, n'avez-vous pas songé aux amours brisées ?...

Avez-vous vu, au pied du grand chêne, dans l'herbe que le zéphyr balance, un frêle oiseau, tombé du nid, en essayant son premier vol ?

Le nid était si petit, l'espace serait si grand ; le

vert feuillage du chêne était si monotone, l'azur du ciel serait si beau, la vie du "chez soi" était si fade, les plaisirs du voyage seraient si amusants !... Mais, l'oiselet était trop frêle, ses ailes étaient trop faibles, et à peine avait-il vu un coin du ciel bleu, à peine avait-il respiré les premiers soupirs de la bise fraîche et pure, que déjà il voulait revenir au grand chêne, dans le petit nid, doux et moelleux ; mais faible, épuisé, il était tombé dans l'herbe que le zéphyr balance !...

Sur la route de la vie, dans les nombreux sentiers des épreuves et des désenchantements, n'avez-vous jamais vu les illusions tombées d'un cœur, en essayant leurs premières ailes ?...

L'avenir avec sa robe d'or, son long voile rose, son diadème de perles était si beau ! Oh ! que le spectacle serait ravissant, et quelle féerie enchantéesse devait éblouir nos regards surpris, quand le long voile rose tomberait et que le diadème égrènerait ses perles en les jetant à notre cœur, abîmé dans l'extase !

Un jour, le long voile soyeux a déplié ses sillons roses, et, comme nos illusions ont tombé, comme nos rêves se sont envolés, pauvres oiseaux, dont les frêles ailes se sont brisées sous le choc des désillusions et des amertumes.

Oh ! dites, si vous avez vu dans l'herbe que le zéphyr balance, l'oiselet aux ailes fatiguées, au cri plaintif, l'oiseau tombé du nid, en essayant son premier vol, oh ! dites, n'avez-vous pas songé aux illusions envolées, aux amours brisées ?...

Lauriette de Valmont

## MIDI

Le soleil est tout au haut du ciel, si haut, que les grandes haies ne donnent plus d'ombre. Les troupeaux haletants se sont couchés dans l'herbe, au milieu du pré, et, sous la chaleur ardente, ils dorment d'un sommeil de plomb.

Les oiseaux, blottis sous les feuilles, attendent que la grande heure, l'heure solennelle de midi, soit passée. A perte de vue, les moissons sommeillent ; à peine une onde de vent passe-t-elle sur les épis couleur d'or mat, en moirant d'un ton plus clair la nappe immense.

C'est sur la terre l'heure du repos pour tous ceux qui, dès le lever du jour, ont travaillé, la sueur montant à leurs fronts à mesure que le soleil montait dans le ciel. Ils se reposent maintenant et tout repose avec eux. Seules, la cigale et l'alouette agitent leurs ailes infatigables, l'une dans le sillon, l'autre dans l'azur, et, pendant ces heures lourdes chantent la vie, la vie qui ne dort jamais.

La mer dort là-bas, douce, bleue, sans une ride ; une voile rousse se fait voir, mais si loin, qu'elle semble immobile. Les grandes mauves aux ailes blanches dorment dans le creux des rochers, la falaise gazonneuse brille au soleil comme une cuirasse d'émeraude, les panaches des hautes fougères s'inclinent de de temps en temps et montrent leurs dessous plus clairs au passage de quelque animal farouche. Un cri se fait entendre, puis le silence et l'immobilité recommencent, pendant que tout en bas des rochers la frange d'écume blanche qui joue et s'agite, éternellement inquiète, autour des noirs écueils, répète à la terre somnolente que, pas plus que la vie elle-même, l'Océan ne dort jamais.

Ecrasés sous la chaleur pénétrante, les moissonneurs se sont endormis à l'abri de la haute meule ; leur lente respiration soulève d'un mouvement rythmé leur large poitrine ; plus loin, sous le parasol grêle d'un frêne encore tout jeune, les femmes se sont rapprochées pour profiter de toute l'ombre et dorment d'un sommeil moins lourd. Une d'elles, assise à l'écart, la tête renversée et appuyée contre le talus verdoyant, semble rêver, les yeux fermés, à quelque in saisissable joie, suspendue dans l'air doré, entre la terre et le ciel.

Un bruit, presque un souffle, se fait entendre du côté de la barrière.

La dormeuse ouvre les yeux sans bouger et regarde.

Elle le connaît bien le visage qui se penche vers elle, au-dessus des traverses de bois moussu ; elles les connaît bien les yeux qui lui ont pris son âme, sa volonté, tout elle-même, enfin ; les yeux bleus du fiancé.

Séparés par l'espace où l'air surchauffé tremble et monte vers le ciel comme une flamme, ils se regardent immobiles, et tout leur être se fond dans une intensité de joie égale à l'intensité de la lumière dont la terre est inondée ; puis, lentement, la jeune femme se lève et s'en va vers celui qui l'attend. Il ouvre sans bruit la barrière—elle passe—il la referme ; rien n'a été troublé dans le champ paisible, et les dormeurs n'ont même pas tressailli.

Que le sentier creux, recouvert par les arbres des haies qui croisent leurs branches en dôme, paraît étroit et sombre, après l'immensité brûlante du champ de blé ! Ils descendent dans la douce vallée où le bruit des eaux se fait entendre, puis ils remontent la pente opposée. Monter ou descendre, que leur importe ? Ne sont-ils pas ensemble ? N'iront-ils pas ensemble, maintenant, jusqu'au bout de la vie ? Les chemins leur seront tantôt doux à fouler et garnis de mousse, tantôt âpres et rocaillieux comme le sentier qu'ils escadent péniblement ; mais ils auront toujours, comme maintenant, leurs mains unies, qui se disent tant de choses, leurs yeux croisés qui plongent dans leurs âmes. Ils ont attendu longtemps ; la première fleur de la jeunesse est passée pour eux : elle est restée dans les luttes et les chagrins de l'attente ;— que leur importe aujourd'hui, en présence du bonheur qui les rend muets ?

—C'est demain, dit-il en serrant plus fort la main qui ne tremble pas dans la sienne.

—Demain ! répond-elle.

Ils ont fini de gravir la pente escarpée, et le sentier ne leur prête plus d'ombre. Ils sont devant leur champ à eux, où la faucille n'est pas encore entrée ; au-dessus, le ciel où le regard s'oublie...

Ils regardent leur bien ; ensemble désormais ils ensementeront et moissonneront ce champ de leurs pères, qui leur appartient maintenant. Et de toute cette terre chauffée monte vers le soleil une odeur riche et saine de blé mûr.

La vie leur appartient, avec la force et la jeunesse. Sans rêves insensés, sans folles espérances, dans le respect du devoir et l'amour du travail, ils s'en vont lentement, heureux et graves, sous le soleil de midi.

HENRY GRÉVILLE.

## NOS PHOTOGRAPHES

Que seraient les journaux illustrés sans la photographie ? Que de superbes pages dues au talent du photographe ! C'est un art, en effet, que celui de la chambre noire, et bien peu de personnes se doutent du travail d'esprit auquel l'artiste doit se livrer pour réussir depuis le portrait dans le salon de pose, jusqu'aux paysages que croque l'objectif.

Nos lecteurs auront, en ce numéro, de beaux souvenirs de la fête canadienne-française, la Saint-Jean-Baptiste, célébrée à Montréal le 22 juin dernier : rendons-en grâces à nos dévoués artistes si connus, si appréciés, MM. Laprés & Lavergne, 360, rue Saint-Denis ; Jos. Campeau, 1036, rue Saint-Laurent ; N.-P. Mallette & Cie, 2152, rue Notre-Dame et J.-R. Poirier, 3065, rue Notre-Dame.

## UN BON CARACTÈRE

Un homme reçut, par méprise,  
Certain soir des coups de bâton,

Et ne pouvant modérer sa surprise,  
Il riait.—De vos ris quelle est donc la raison ?  
Dit un témoin du fait : quelle joie est la vôtre ?  
A quoi le bâtonné toujours riant, répond :

—Ils sont bien attrapés, ils m'ont pris pour un autre !

R. LIENHARD.

# NOTRE PAGE MUSICALE

## LA BERCEUSE DU VIOLONEUX

Chansons de Bretagne  
par  
**THÉODORE BOTREL.**

Musique  
de  
**GASTON PERDUCET.**

*Allegretto.*  
*bien rythmé.*  
*Allegretto.*

VIOLON

PIANO.

*All.<sup>o</sup> Mod.<sup>o</sup>*

Au temps ja-dis, en Bre-ta-gne, Des vio-lo-neux j'é-tais roi A la ville, à la cam-pa-gne, Nul ne dan-sait ben sans moi

*dolce*

Mais a pré-sent que le grand âge A rou-lé mes deux pauvres bras Je joué en-cor les soirs d'ora-ge Pour ras-su-er

**REFRAIN**  
*louré*

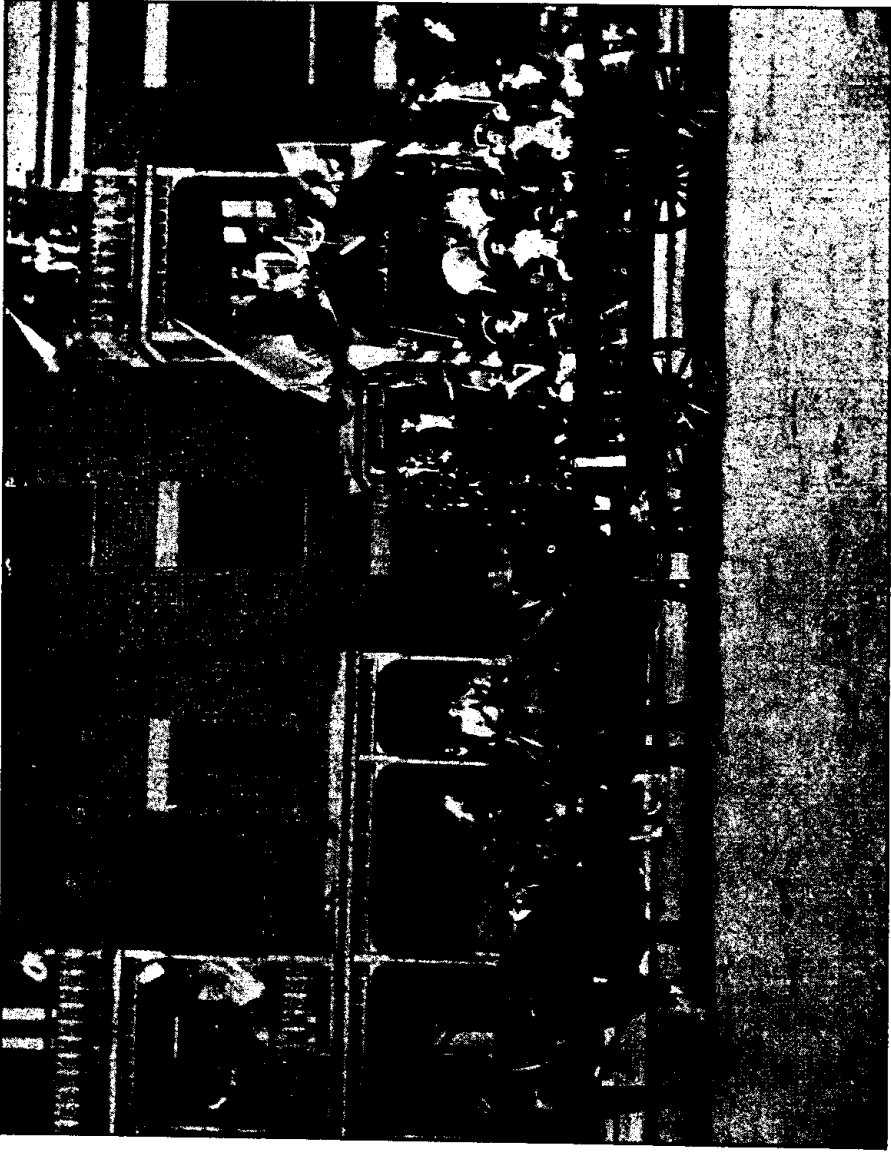
mon petit gas. Prends ton vi-o-ton Et ne tremble pas En berçant le gàs De ton pauvre gàs

*legato*

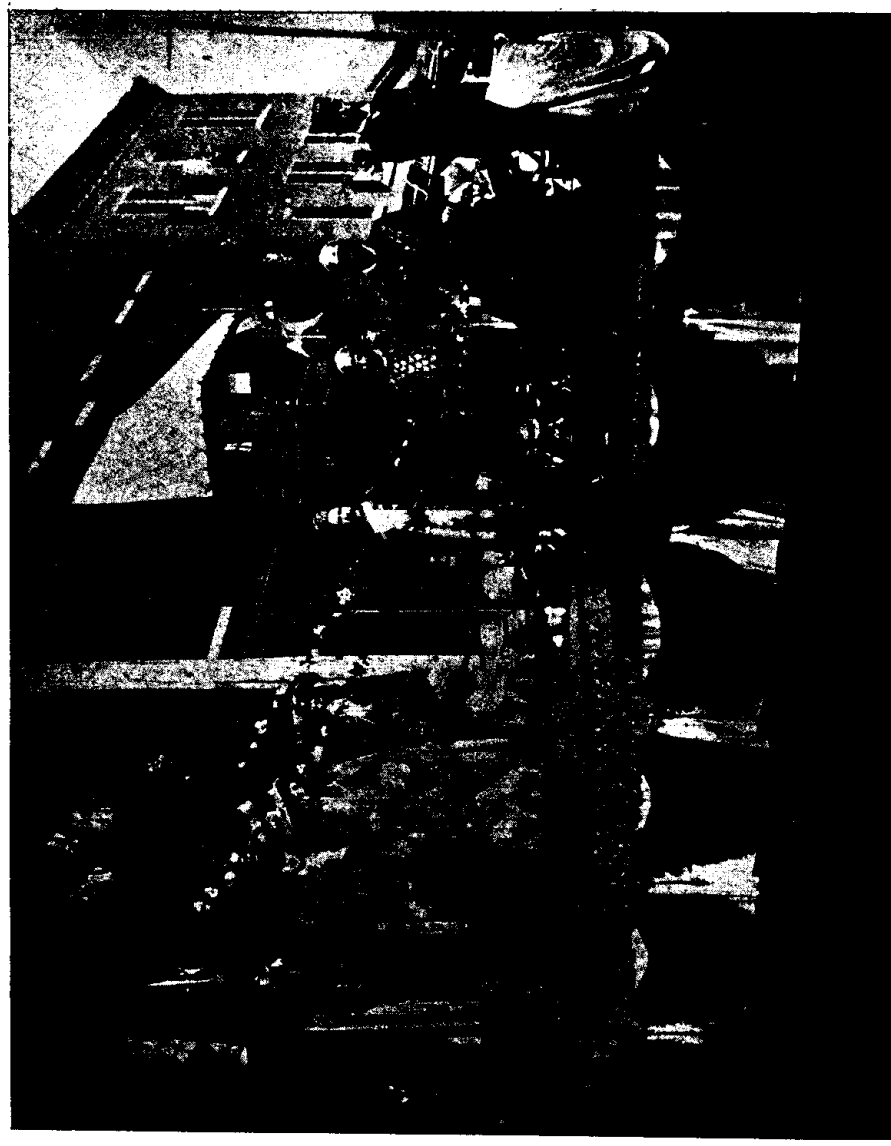
*rall.*

Fais do do lon laj-re Fais do do, lon-la Prés de ton grand pè-re Fais do do, mon gàs

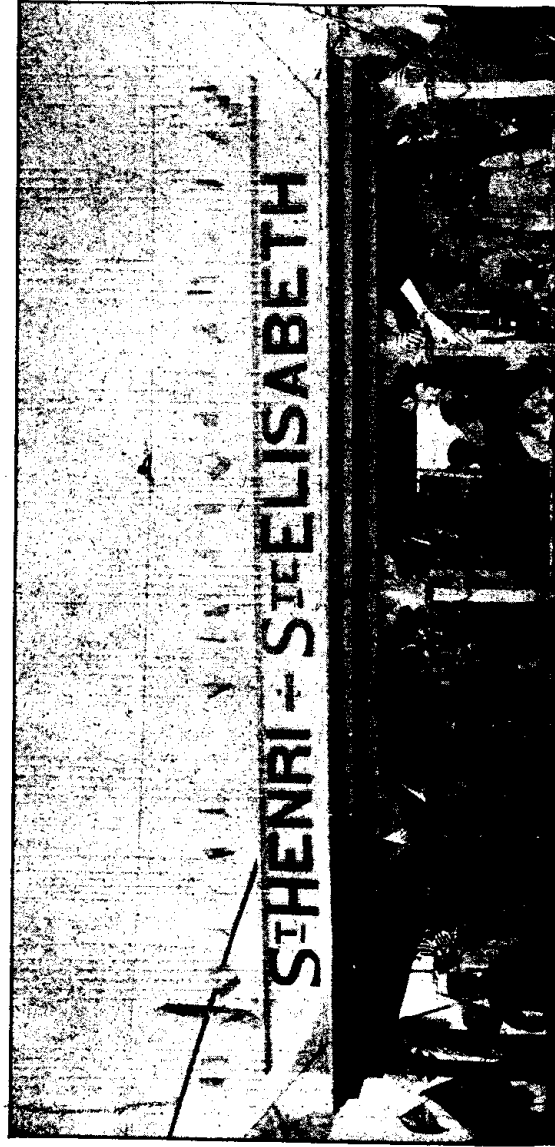


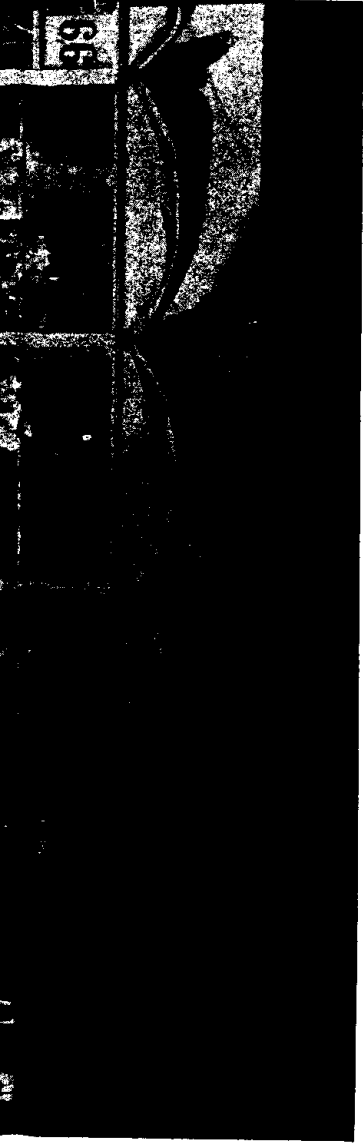


Char historique du Cercle Saint-Jean-Baptiste. (Section Saint-Jean-Baptiste)



Char historique : Le Roi de France. (Section Sainte-Cunégonde)

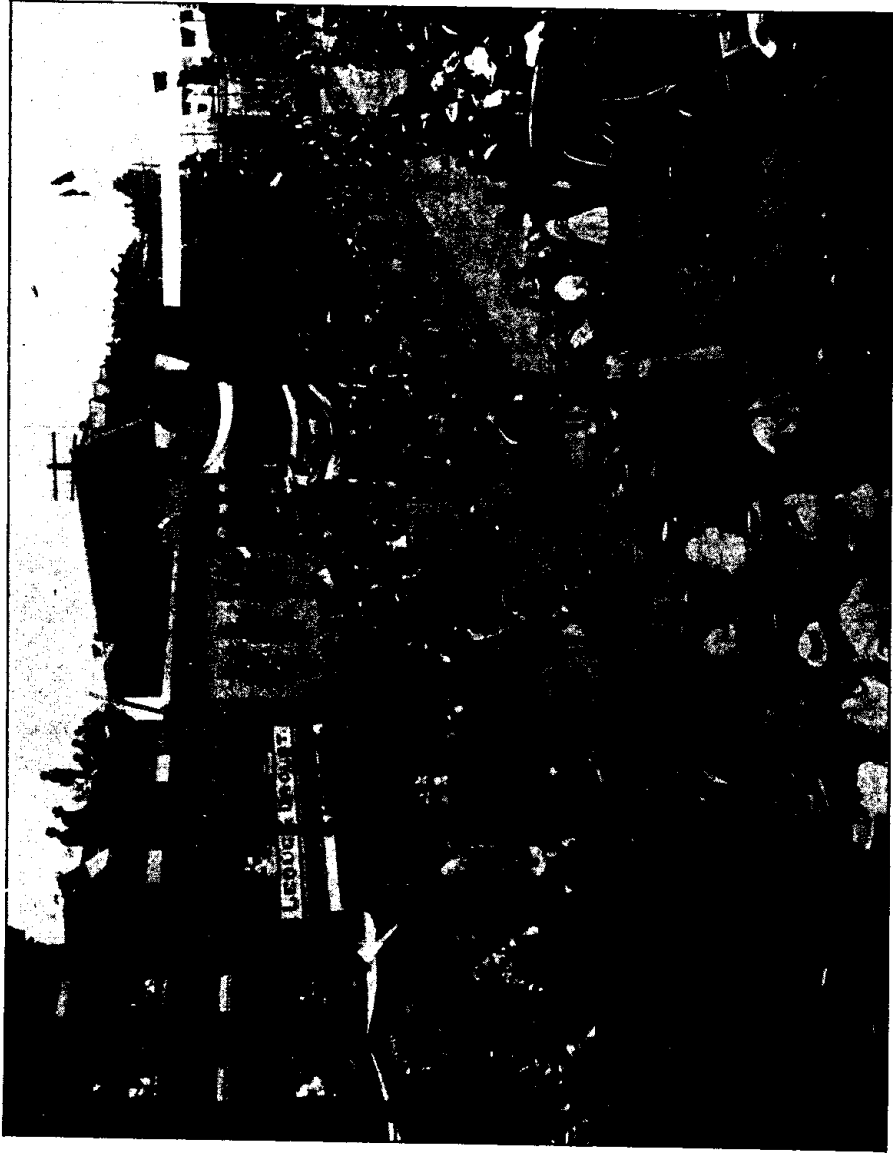




Char des Charpentiers. (Section Saint-Henri et Sainte-Elisabeth)



Char de la Photographie. (Section Saint-Joseph)



Le Défilé



Char des Carrossiers. (Section Saint-Joseph)

# LA FETE DE LA SAINT-JEAN-BAPTISTE A MONTREAL

## UN SOUVENIR A DIEU, PENDANT LES VACANCES

*Enfants qui, loin du bruit des villes,  
Après de longs mois de travaux,  
Pouvez passer, libres, tranquilles,  
Des jours consacrés au repos ;  
Dans vos courses délicieuses  
A travers les champs et les bois,  
Arrêtez-vous, troupes joyeuses,  
Suspendez vos jeux quelquefois :*

*Sur les gazons et sous l'ombrage  
Dans vos passe-temps les plus doux,  
Enfants, malgré votre jeune âge,  
Pensez à Dieu, recueillez-vous.*

*Quand des brises fraîches et pures  
Le souffle, balançant les fleurs,  
Passe en vos blondes chevelures  
Et rend plus vives vos couleurs ;  
Quand les oiseaux, sur votre route,  
Redisent leurs refrains joyeux,  
Et quand l'écho qui les écoute  
Cherche à les répéter comme eux :  
Sur les gazons et sous l'ombrage, &c., &c.*

*En vous effleurant de ses ailes,  
Quand le papillon inconstant,  
Tour à tour sur les fleurs nouvelles  
Devant vous se pose un instant ;  
D'une main légère et timide  
Quand vous venez pour le saisir,  
Quand, reprenant son vol rapide,  
Il échappe à votre désir :  
Sur les gazons et sous l'ombrage, &c., &c.*

*C'est Dieu qui conduit toutes choses,  
Le soleil, le vent, les saisons ;  
C'est lui qui fait fleurir les roses,  
Et produire aux champs leurs moissons ;  
C'est lui qui guérit la souffrance  
Lui qui soutient dans le malheur ;  
C'est lui qui donne l'espérance,  
Et console dans la douleur.  
Sur les gazons et sous l'ombrage, &c., &c.*

*Pensez à Dieu dans votre enfance,  
Pour y penser longtemps encor ;  
Qu'il vous garde votre innocence,  
C'est un si précieux trésor !  
Pensez à Dieu toute la vie,  
Et jamais de ces heureux jours  
Dont jouit votre âme ravie,  
Rien ne viendra troubler le cours.*

*Sur les gazons et sous l'ombrage  
Dans vos passe-temps les plus doux,  
Enfants, malgré votre jeune âge  
Pensez à Dieu, recueillez-vous.*

L'abbé CHEVOJON.

## NOTES D'HISTOIRE NATURELLE

**POURQUOI LES FOURMIS N'AIMENT PAS L'EAU.**—Un savant, M. Béthé, a observé que les fourmis ont un parfum spécial qui varie de nid à nid. D'autre part, un second savant, M. Cook, nous apprend que si une fourmi touche à l'eau, elle est infailliblement attaquée par ses sœurs à son retour au logis. Il en a conclu que le lavage fait perdre aux fourmis une propriété spéciale, qui leur permet de se reconnaître.

**LA PLANTE ATTRAPE-PAPILLONS.**—Au Canada, se trouve une plante grimpante, dont les fleurs attirent, par leur parfum, les papillons, qui plongent leur trompe délicate dans la corolle, qui se referme et retient captif le pauvre insecte, jusqu'à ce que mort s'en suive. Après quoi, elle lâche sa proie, sans s'en nourrir, comme c'est le cas pour la grasette des prairies américaines. Une singularité à propos du *Physianthus albens*. Cette plante n'est pas indigène du Canada, et y a été transportée du Brésil, où les papillons sont beaucoup plus forts qu'ici et, de même que les oiseaux-mouches, ont la force de retirer leur trompe hors du piège, pour ensuite transporter le pollen sur d'autres fleurs.

**LES ARBRES A FRUITS EXPLOSIFS.**—Le plus remarquable spécimen du genre est le *hura crepitans*, vul-

gairement appelé sablier, qui, dans l'Amérique tropicale, atteint de 75 à 100 pieds de hauteur. On le cultive, comme plante d'ornement et de curiosité, dans les Indes occidentales et le Brésil. Lorsqu'on laisse le fruit mûrir sur l'arbre, la noix, qu'entoure une épaisse fibre ligneuse, fait explosion avec un grand bruit et de chacun de ses compartiments, au nombre de seize, projette au loin la semence. Ces graines tombent sur le sol, où elles germent ensuite. Si l'on cueille avant maturité ces noix, il arrive parfois qu'elles éclatent après plusieurs mois.

**LES MOINEAUX ET LES COULEURS.**—On a récemment découvert que les moineaux tiennent certaines couleurs en profonde aversion, en particulier le pourpre et le bleu. Un correspondant du journal anglais, *The Nature*, affirme que des moineaux qu'il tenait en cage ne touchaient pas à leur nourriture si on la couvrait de papier bleu que ces mêmes oiseaux manifestaient une antipathie fort discourtoise à l'égard des personnes du beau sexe qui se présentaient vêtues de bleu, et que plusieurs de ces volatiles furent corrigés de la manie de piquer sans cesse avec leur bec une certaine place de la muraille, par la simple apposition à cette place d'un morceau de papier bleu.

**SUICIDE D'UNE GUÊPE.**—Il n'y a pas longtemps, un observateur, curieux de connaître les effets de la benzine sur une guêpe, mit un peu de cette substance sous une cloche où il avait enfermé la guêpe. Celle-ci donna immédiatement des signes de malaise et de peine, et se mit à piquer de son dard le morceau de papier qui avait servi à introduire la benzine dans son repaire. Peu à peu, de désespoir, elle parut abandonner une lutte inégale et, se couchant sur le dos, elle s'enfonça trois fois son dard dans le ventre et expira. L'observateur répéta l'expérience sur deux autres guêpes, et le dénouement fut pareil. En conséquence, il est d'avis que les guêpes dans certains cas désespérés ont recours au suicide.

**L'ACTIVITÉ D'UN RAT.**—A la septième réunion, à Baltimore, de l'*American Physiological Society*, M. C. Stewart a présenté quelques observations sur l'activité de certains rongeurs. Il les a tenus dans des cages à écureuil, un contact électrique indiquant et enregistrant les périodes de mouvement sur un cylindre où s'inscrivait encore le temps. Les souris et les rats consacrent à peu près 18 heures au repos, et 6 ou 8 heures à l'activité. L'écureuil, en hiver, se contente de 2 heures d'activité, de grand matin, et se repose le reste du temps. Plus les aliments sont riches en matières azotées, et plus l'activité est grande ; par contre, les graisses portent au repos. La souris, nourrie de graisse, au lieu de se remuer 6 ou 8 heures, ne prend que quelques minutes d'exercice. L'alcool est sans action appréciable. L'augmentation de pression barométrique tend à accroître l'activité.

## PETITES RÉCRÉATIONS SCIENTIFIQUES

**LA DANSE FANTASMAGORIQUE DES INSECTES.**—Rien de plus facile que de fabriquer avec des substances très légères (éponge, ouate de coton, moelle de sureau), de petits insectes artificiels de diverses formes auxquels on peut donner différentes colorations. On introduit ces insectes dans une boîte de carton d'environ 8 pouces de longueur sur 4½ de largeur et 2 de hauteur. Le couvercle de cette boîte est constitué par une lame de beau verre épais. On superpose sur la face supérieure de ce verre plusieurs couches successives de collodion, sans altérer sa transparence.

C'est tout le dispositif nécessaire pour exécuter la plus curieuse et la plus amusante des expériences ; mais, pour qu'elle réussisse à souhait, il faut que le temps soit sec, que les insectes soient très secs et que l'on ait également les doigts bien secs.

Si ces conditions sont remplies, il suffit de frotter avec les doigts la surface collodionnée pour voir les

insectes placés au-dessous s'agiter, avancer, reculer, etc.

C'est l'électricité dégagée par le frottement qui suffit à provoquer tout ces mouvements, que l'on peut varier de mille manières différentes et qui étonnent profondément les personnes non initiées.

**UN COMBAT NAVAL EN MINIATURE.**—On construit, avec une légère feuille d'étain ou d'aluminium, un petit bateau dont la poupe reçoit, en guise d'hélice motrice, un petit morceau de camphre qui ne touche l'eau que par une très petite surface et dont la solution est dirigée par la feuille d'étain, dans le sens directement opposé à l'axe du bateau. On dépose délicatement l'appareil sur une surface d'eau bien propre, et comme la dissolution du camphre fait varier la tension superficielle de l'eau, on voit le bateau se mettre en marche, avec une vitesse assez considérable, en courant parfois de capricieuses bordées.

Voici une variante de cette expérience et, en même temps, une confirmation de son interprétation théorique.

On ferme la poupe du petit bateau avec un léger morceau de toile tendue, et l'on verse dans l'esquif un peu d'alcool ou d'éther, suffisamment pour que la toile du fond en soit mouillée, mais pas plus que l'embarcation n'en peut porter. Ces liquides se dissolvent dans l'eau en traversant la paroi perméable d'arrière, et comme cette dissolution fait également varier la tension superficielle, le petit bateau se met en marche, comme avec le camphre et dans les mêmes conditions. En formant une flottille de petits bateaux mus les uns par le camphre, les autres par l'alcool ou l'éther, on peut assister pendant quelque temps au spectacle d'évolutions nautiques désordonnées, qui simulent un combat naval en miniature.

## PRIMES DU MOIS DE JUIN

### LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de JUIN qui a eu lieu samedi, le 1er juillet, a donné le résultat suivant :

1er PRIX	No	15,923....	\$50.00
2 <sup>e</sup>	No	7,341....	25 00
3 <sup>e</sup>	No	26 142....	15 00
4 <sup>e</sup>	No	784....	10 00
5 <sup>e</sup>	No	35,427....	5 00
6 <sup>e</sup>	No	859....	4 00
7 <sup>e</sup>	No	9,260....	3 00
8 <sup>e</sup>	No	38,128....	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

1,539	5,562	13,517	20,513	24 533	32,910
1,725	6 124	13,715	20,777	24 912	33,114
1,942	7 245	13,912	20,940	25 321	33,247
2,146	8,613	14,231	21,114	26 717	33 423
2 284	9,747	14 410	21 323	27,516	33,815
2,531	10,132	14 724	21 512	28 424	34 129
2,912	10 445	14,811	21,819	29,162	34,317
3,181	11,162	15,263	22 085	30,213	34,712
3,227	11,351	16,107	22,278	30,621	35 261
3 549	11,512	17,224	22,417	31,024	36 743
3,907	11,916	18,715	22 741	31,319	37 617
4,252	12,328	19,171	23,812	31,727	38,333
4 331	12 514	20,119	23 162	32,112	39,171
4,723	13,042	20,231	24,215	32,343	39,752
4,910	13,123				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de JUIN, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre bleue, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

**IL N'EST PAS NUISIBLE**

Ne tentez jamais rien qui puisse vous être nuisible : n'essayez pas un médicament pour savoir s'il vous ressuscitera, mais faites usage de celui qui a fait ses preuves. Le *Baume Rhumal* est dans ce cas, il n'est nuisible à personne et il est utile à tous ceux qui toussent depuis peu ou depuis longtemps. On le vend partout.

**POUR CHAPELETS DES RR. PP.** Croisiers, médailles et petits chapelets de St-Antoine, Timbres-poste oblitérés, écrire à Agence de l'École Apostolique de Bethléem, 153, rue Shaw, Montréal.

**Symptômes d'Anémie**

On reconnaît qu'une personne est atteinte d'anémie à un grand nombre de signes ou symptômes. Ordinairement la nutrition s'altère, l'embonpoint diminue, le teint perd sa fraîcheur; les yeux perdent leur éclat; les paupières prennent des teintes bistrées; les rondeurs s'affaissent; les méplats se dessinent... en attendant les rides; toutes les fonctions sont dans un état de langueur plus ou moins accusée; la marche est plus pénible, plus difficile par suite de la faiblesse des jambes et d'une pesanteur dans les reins; tout effort fatigue, accable. On éprouve parfois des palpitations de cœur d'une intensité douloureuse; la respiration se précipite, n'étant au repos; au moindre effort, on éprouve de l'essoufflement; l'estomac fonctionne mal; la langue est chargée, la bouche pâteuse. On a de fréquents maux de tête, des étourdissements passagers, le sommeil léger et hâté par des sursauts; on est enfin sujet à la migraine qui, assurément, de toutes les indispositions nerveuses, est la plus pénible.

Tout le monde sait parfaitement que la science, aujourd'hui, a facilement rui on de l'anémie, cette maladie qui fait tant de victimes parmi les femmes les jeunes filles et les enfants; mais un grand nombre de personnes sont anémiques sans le savoir. Elles souffrent souvent pendant des années avant de se rendre compte de l'origine du mal qui les ronge; c'est à leur intention que nous avons fait un relevé de quelques-uns des symptômes auxquels elles connaîtront qu'elles sont atteintes d'anémie et qu'elles ont besoin de suivre un traitement si elles ne veulent pas compromettre irrémédiablement leur santé. On a préconisé bien des remèdes contre l'anémie, le charlatanisme s'en est mêlé et a fait et fait encore des milliers de dupes chaque jour, c'est ce qui nous engage à recommander aux personnes souffrant d'anémie les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard, dont la formule est approuvée par l'Académie de Médecine de Paris. Elles coûtent 50c la boîte ou \$1.25 pour trois boîtes. En vente dans toutes les pharmacies. Si votre fournisseur ne les a pas, adressez-vous à la Compagnie Médicale Franco-Coloniale, 202 rue St-Denis, Montréal. Aux États-Unis, s'adresser à M.M. G. Mortimer & Cie, 21 Central Wharf, Boston, Mass.

**Trente ans de Succès**  
**GUÉRISON CERTAINE**  
 en 2 heures  
 sans COLIQUES ni NAUSÉES  
 sans AUCUNE PURGATION  
 ni avant  
 ni après  
 du

**VERSIFOLIAIRE** par les **CAPSULES L. KIRN**  
 à l'extract d'hérissier  
 de FOGÈRE MIEU Pur  
 sans Calomel.  
 M. Kirn se garantit l'efficacité que les Capsules qui portent sa signature.

**PARL. PHARMACIE HAYCOCK,**  
 54, Boulevard Edgar-Quint  
 et dans toutes les bonnes Pharmacies.

**LA QUINZAINE MUSICALE,** 5e année. Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements: Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécial, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

**ST-NICOLAS,** journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr. Union postale un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

**Vente de Juillet**

Nous voulons que le mois de juillet soit un excellent mois d'affaires pour nous; pour atteindre ce but nous ferons des RÉDUCTIONS dans tous les départements chaque semaine durant le mois de juillet.

Les Jupes de toile avec volants sont les plus chics, nous en avons une magnifique à \$1.19, elle vaut au moins \$2.45.

Jupes en Duck blanc avec entredeux suisse, cette garniture leur donne du chic, valeur de \$4.25, réduite durant juillet à \$2.29

Un job immense de PARASOLS à 69c, il y en a dans le lot qui se vendaient \$1.75, \$2.25, \$3.00.

MATINÉES, elles sont réduites non pas parce qu'elles sont passées de mode, mais parce que nous en avons au delà de 700 en mains. Prix de juillet 38c, elles valaient 75c il y a quelques jours.

250 pièces COTON à tablier, 36 pouces, assez large pour faire un tablier sans couture, il se lave bien, prix régulier 10c. Prix de juillet 6c.

Nous donnons une attention particulière aux ordres reçus par la malle.

**J.-N. BROSSARD & Cie**

Ste-Catherine et Amherst

TÉL. BELL E. 757.

Heures de bureau : 9 h. a. m. à 6 h. p. m. Tel. Bell Main 3391.

**VICTOR ROY**

ARCHITECTE & VALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques

MONTREAL.

**LE RIFLE**

Eczéma, Mal de Barbe, Plaies et autres maladies de la peau, guéris en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau.** Ce remède infatigable, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la supprime efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau.** Entre autres, un cas de Rille de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURS, pharmacien, coin des rues Craig et Bonsecours, Montréal. **Maladies de la Peau**

**Monuments Funéraires**

En Marbre et Granit. -- --  
 Ouvrages de Bâtisses et de  
 Cimetières. — Tous Genres. -- --

**J. Brunet, Côte des Neiges**

Propriétaire de Carrières de Granit Rouge, Rose et Gris.

**Baume Royal Italien**

(Royal Italian Balm)

**POUR LE TEINT**



Le merveilleux baume de jeunesse et le grand embellisseur de l'époque — la fureur des femmes de Florence — un triomphe de la chimie. Très pur il enlève tout ce qui enlaidit le visage, tel que les rides, les points noirs, les taches de rousseurs, les maladies de la peau, etc. Ce baume souverain est approuvé par les chimistes et par toutes nos élégantes d'Europe et d'Amérique. Il est invisible et remplace avec avantage les poudres et les cosmétiques. Il donne un teint clair et velouté et son effet est merveilleux.

En vente chez tous les pharmaciens ou par la poste au prix de 50c. N'en acceptez pas d'autres.

**ROYAL ITALIAN BALM**

SUCCURSALE : 207 RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

**Une Bonne**

**Photographie**

Est un joli souvenir de famille. Nous faisons toutes les

**Spécialités**

en photographie artistique et de fantaisie.

Notre atelier est plus moderne d'Amérique.

Prix Modérés

**ARCHAMBAULT**

292 rue Notre-Dame

**DR BERNIER**

DENTISTE

60, rue Saint-Denis

MONTREAL

**Dr J. G. A. Gendreau**

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Heures de consultations : de 9 a. m. à 6 p. m.

Tel. Bell : Main 2818.



Avant l'emploi.



Après l'emploi.

**POILS FOLLETS**

Enlevés instantanément par le

**BAUME MAGIQUE de CLEOPATRE**

Prix, \$2 la bouteille

OU PAR L'ELECTROSIS

Aussi Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la chevelure, cors, oignons, incrustation des ongles soignés par

**Mme GEO. TUCKER,**

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la Figure à l'Institut du Bain Oriental

437 et 443 RUE CRAIG, vis à vis du Champ de Mars

TÉL. BELL MAIN 3129.

**LIBRAIRIE FAUCHILLE**

1712 rue Sainte-Catherine

**ARTICLES D'ÉTÉ**

Correspondant direct de tous les journaux français.

Supplément du Petit Journal, 3 cents franco partout, l'Exposition de Paris 1900, un fascicule par semaine, 15 cents. La Vraie Mode, la Mode Nationale, l'Echo de la Mode avec patron découpé, 5 cents. Dictionnaire Larousse, un fascicule par semaine, 13 cents. Toujours en main les dernières nouveautés de Paris. Toute commande exécutée à trois semaines d'avance.—1

**PLUS D'ASTHME**  
 Oppression, Catarrhe,  
 PAR LES  
**CIGARETTES CLÉRY**  
 et la **POUDRE CLÉRY**

Ont obtenu les plus hautes récompenses  
 Gros : D' CLÉRY à Marseille (France)  
 Dépôt dans toutes les Pharmacies.

**La Silverine Nettoie et Lave Tout !**

Ne détériore ni le linge, ni les meubles, ni les prélatrs, ni aucun métal — Met les mains comme du satin — Rapide, hygienique et sans fatigue.

Tel. Bell Est 836.

**La Silverine Company, 1427, rue Ste-Catherine, Montréal**



1. Robe en piqué avec tunique

2. Robe avec garniture d'entredeux

3. Grande capeline avec brides

4. Robe avec empiècement et entourage de

manches différents.—5. Chapeau de paille rond

6. Costume avec col dentelé et jupe à volant

### DESCRIPTION DES TOILETTES

1. *Robe en piqué avec tunique.*—Le modèle en piqué bleu pâle et orné de broderie au tambour avec du coton blanc et bleu et de feuilles découpées en piqué blanc. Fond de jupe en shirting blanc détaché, garni de deux volants dont l'inférieur sera adapté au bas de la jupe et le supérieur à 1 pouce au-dessus. Tunique garnie d'une broderie de 2½ pouces.

Fente à gauche. Corsage doublure ajusté devant, recouvert d'étoffe à plat ; le devant forme une veste courte. Intérieur en guipure-filet.

2 et 3. *Robe garnie d'entredeux. Grande capeline.*—En organdy fond mauve avec semis bariolé, garnie d'entredeux valenciennes jaune. Isigny en ¾ pouce, piqué sur l'étoffe, et découpé dessous. Fond de jupe de 2 verges 26 pouces d'envergure et de corsage en satinette blanche. Empiècements de biais de taffetas blanc recouverts d'entredeux et bordés de bises de satin mauve. Col en garniture, en organdy double sur fond de mousseline ferme avec plissé de ¾ pouce et dentelle vermicellée. Sur la jupe cloche, les entredeux sont incrustés en rayons.

4 et 5. *Robe avec empiècement et entournure différents. Chapeau de paille rond.*—La robe est en étamine bleu foncé sur fond de taffetas assorti ; empiècement en faille blanche recouverte de guipure vermicellée bordée de fil d'or ; ruchettes de soie noire formant nœuds Louis XV. Dans le dos, l'empiecement est haut de 5 pouces, devant il est doublé séparément et agrafe à gauche. Le dessus est ajusté derrière par des fronces,

devant par un pli plat. Ruchettes entourant l'empiecement et l'entournure de la manche finissant par un nœud Louis XV. Ceinture d'étoffe avec boucle dans le dos. Chapeau rond orné de crêpe et de fleurs des champs.

6. *Robe avec large col dentelé.*—En foulard gris verdâtre à semis irrégulier de pois noirs ; garniture d'entredeux de dentelle jaunée en 1¾ et 2½ pouces, de petits velours noirs et col dentelé de soie blanche ; ceinture très nouvelle de gros tulle pailleté avec écusson devant et derrière ; broderie d'acier et grelots de perles. Le fond de la jupe avec plissé ferme à gauche, près du lé de devant ; dessus croisé obliquement ; ils sont ajustés aux hanches par des pinces. Pour le corsage, le dessus est tendu à plat. Col dentelé en soie blanche fermant au corsage ; aux épaules les pans tombent légèrement sur l'entournure. Au milieu la dent a 6¾ pouces, devant 7¼ pouces ; il est garni de petits velours, d'une bande de passementerie et d'un entredeux monté à plat.

### EMBRASSE PAPA...

A neuf heures, comme chaque soir, le capitaine Chéreau rentra du cercle et se coucha. Vingt ans de célibat l'avaient asservi à une foule de petites habitudes des maîtresses, qui gouvernaient tous ses membres et n'admettaient plus la moindre réflexion de leur esclave. S'étant donc dévêtu méthodiquement, il habilla

de son dolman le dos d'une chaise, étendit sur le siège son pantalon dans ses plis coutumiers, remonta sa montre et but un verre d'eau ; puis il donna dans l'oreiller un solide coup de poing, — un seul, se glissa entre les draps et pinça la flamme de la bougie entre son pouce et son index, préalablement mouillés de salive. Ainsi officiait-il tous les soirs, depuis vingt ans.

Les yeux clos, il songea qu'il avait perdu son café à la manille, ce qui l'attrista légèrement. Puis il s'endormit dans le sommeil.

Soudain de l'autre côté de la cloison mitoyenne, éclatèrent des cris d'enfant. Comme troublé par un mauvais rêve, le dormeur se retourna d'un bloc, en grognant :

—Sale gosse !

Mais les cris redoublaient, si aigus qu'ils semblaient retentir dans la chambre du capitaine. Alors il s'éveilla tout à fait. Dire que, depuis un an, ses voisins n'avaient pas pu le laisser dormir une seule fois tranquille ! C'était un petit couple, un simple lieutenant et sa femme. Et cette odieuse persécution ne s'était-elle pas aggravée, depuis quelque mois, des mille folies que lui débitait à voix éclatante son jeune père, ce simple lieutenant : des : " Où sont tes cheveux ? " des " Embrasse papa " répétés avec sérénité dix fois, vingt fois, jusqu'à l'exécution du commandement. Oh ! ce " Embrasse papa ! "

Mais jamais les cris n'avaient été si perçants : cris d'effroi, cris d'enfant seul dans la nuit qui raclaient la gorge, puis s'arrêtaient faute de souffle, troués de

silences pâmés et angoissants. Inquiet, furieux, le capitaine Chéreau sauta de son lit :

—Voyons, voyons, que se passe-t-il donc ?

D'ordinaire, le chant berceur de la maman ou les éclats de voix du lieutenant intervenaient vite afin d'apaiser ces clameurs. Mais cette fois, les cris éperdus perçaient seuls la cloison. A la hâte, le vieux garçon enfila ses vêtements si soigneusement pliés et courut sur le palier. La porte de ses voisins était entr'ouverte ; dans l'antichambre, une lampe veillait. Il s'en empara, et, abritant de sa main la flamme vacillante, guidé par les cris, il pénétra dans la chambre. Elle était déserte ; près du lit conjugal un berceau s'agitait furieusement. Le capitaine écarta les rideaux et vit, dans le désordre des couvertures au pillage, un petit être battant l'air des jambes et des bras, la face congestionnée par l'effort des cris de terreur.

Quoi, l'enfant était seul ? Très vite, Chéreau parcourut le modeste appartement : la salle à manger nue, le salon luxueux, la chambre de la bonne, proche de la cuisine. Personne.

Avec plus de hâte encore, il revint au berceau, qui roulait comme une barque en mer.

Ayant posé la lampe, il enleva la petite fille dans ses larges mains : mais elle se débattait si fort, donnait de si subits coups de reins, telle une crevette, qu'il trembla de la laisser choir ; précipitamment, il s'assit et la posa sur ses genoux. Il tenait un enfant pour la première fois.

Mais la petite pleurait toujours. Pour la calmer, il la dressa devant lui, face à face, au bout de ses bras, et il imagina une danse rythmée à la cadence du trot, qu'il punctua de "hop là ! hop là !" Tentative presque heureuse, car déjà les sanglots étaient plus lents, les larmes plus rares, dernières gouttes d'un vase bientôt vide.

Tout à coup, les pleurs cessèrent ; avec ses yeux, son menton, le bout de son nez, ses mains jetées en avant, toute cette mimique des enfants qui pensent déjà et ne parlent point encore, la petite fille exprimait la convoitise et l'extase. Le capitaine suivit la direction des bras tendus vers lui : cette gamine voulait sa croix ! Le ruban rouge, l'étoile émaillée lui paraissait, comme à tant d'autres, le plus enviable des hochets. Le vieux garçon laissa donc les doigts maladroits, fins comme des cigarettes, cueillir la belle fleur aux pétales blancs, au pistil d'or, et la petite fille, apaisée, triomphante, sourit.

Alors le capitaine Chéreau se sentit plein d'orgueil, fier comme un conquérant au jour d'une victoire ; jamais sourire de femme ne l'avait baigné de tant d'allégresse, ne l'avait rendu si léger, si près de quitter le sol... Il se leva, tenant déjà d'un bras plus expert la petite fille, qui, dans sa longue robe de nuit, jouait paisiblement avec la croix d'honneur. Il la regarda avec des yeux d'explorateur qui découvrent une contrée bénie, attendri devant ses joues brillantes de larmes séchées, sa bouche entr'ouverte, attentive au jeu... Débordant d'enthousiasme, il approcha la petite figure de son visage aux grosses moustaches :

—Embrasse-moi.

Mais le ruban rouge avait plus d'attraits. Alors, lâchement, le capitaine Chéreau rajeunit sa voix et contrefit le simple lieutenant pour obtenir autant de succès que lui :

—Embrasse papa !

Entre nous, il dut répéter au moins vingt fois le commandement.

Ah ! s'il y avait eu de l'autre côté de la cloison un capitaine célibataire, dans les quarante-cinq ans, il eût été bigrement agacé.

Mais ce capitaine-là se faisait, en ce moment, embrasser par une jeune personne d'un an, et, phénomène singulier, ces deux petites lèvres fraîches et mouillées, collées pourtant à sa joue, mouillaient ses paupières et rafraîchissaient son cœur.

Minuit sonna. Personne ne rentrait, ni bonne, ni maîtres. Cette petite devait tomber de sommeil. Mais le capitaine Chéreau ignorait l'art d'endormir les enfants. Pourtant il se souvint que la voisine chantonnait d'une voix lente. Il chanterait donc. Hélas ! il ne savait que des chansons de marche. Alors, arpen-

tant la chambre, balançant la petite fille, qui était parvenue à découdre le ruban et suçait la croix avec ardeur, il entonna un air de retraite.

Il déploya tant d'ardeur convaincue que la gamine s'endormit. Tremblant de l'éveiller en la posant dans son nid de dentelles, il préféra s'asseoir dans un fauteuil, avec des précautions infinies, et ne bougea plus.

Dans le grand silence retombé, la pendule scandait les pas invisibles de l'aiguille sur le cadran. Le capitaine Chéreau regarda la petite fille, qui dormait sur ses genoux : le sommeil avait semblé la surprendre au milieu d'un geste, car elle gardait l'un de ses poings fermés sur sa poitrine, tandis que l'autre, étreignant la croix, tombait dans le vide au bout du bras tendu. Quelle paix adorable dans les pures paupières baissées, dans les boucles du front embué de moiteur, les joues délicates, les lèvres entr'ouvertes, d'où s'envole l'haléine au goût de fruit !

La chaleur du petit corps pénétrait ses entrailles, montait en lui comme une fumée d'ivresse. Elle existait donc, cette joie dont l'enfant éclairait ceux qui l'approchent ? réelle aussi, cette tiédeur de tendresse qu'il communique à ceux qui l'étreignent ?

Soudain, le bruit de la pendule emplît la chambre, et le capitaine Chéreau se sentit vieillir, nettement, comme on verrait blanchir ses cheveux. Dieu ! que la vie coulait vite ! Et il eut la perception, l'affreux regret des ans perdus, des ans stériles, gâchés, de sa vie d'égoïste qui ne laissera rien, que rien ne pleurera.

Et un grand découragement l'envahit, monta de son cœur à ses yeux...

Mais on marcha dans la pièce voisine : le petit couple rentrait, la femme emmitouffée de fourrures, le simple lieutenant drapé jusqu'au nez dans sa capote. Ils s'arrêtèrent au seuil de la chambre, pétrifiés : près de la lampe, dans un fauteuil, leur voisin, le capitaine, tenait dans ses bras leur fille, qui dormait avec une croix d'honneur à la main ! Ils s'exclamaient déjà :

—Oh ! mon capitaine...

Mais il releva vers eux sa face inondée de larmes et, le doigt sur sa moustache grise :

—Chut ! Elle dort...

MICHEL CORDAY

## CARNET DE LA CUISINIÈRE

*Oufs pochés.*—Faites bouillir de l'eau dans une casserole avec du sel et un peu de vinaigre ; quand elle bout, ralentissez un peu le feu, en entretenant toujours l'eau à l'état d'ébullition ; cassez vos œufs sur la casserole et versez-les doucement, sans rompre le jaune ; mettez-en à la fois trois ou quatre, selon la grandeur de la casserole ; quand ils seront pris et qu'il vous paraîtront assez consistants, enlevez-les avec une écumoire ; parez-les en enlevant la portion du blanc qui peut s'être trop étalée.

Il n'y a que les œufs très frais qui peuvent se pocher facilement ; comme il n'est pas toujours possible de s'en procurer, on peut y substituer des œufs mollets.

On sert les œufs pochés avec du bon jus dessous ; mettez en outre, sur chacun, un peu de gros poivre.

On peut les servir sur toute espèce de purées, sur des hachis, avec une sauce tomate, etc...

*Potage au jus de légumes.*—Mettez beaucoup de carottes et de raves ou de choux-raves et un peu de céleri coupé en morceaux dans une casserole avec du beurre frais, et faites-les jaunir avec soin sans les brûler et en les sautant très souvent sur le feu sans les écraser ; puis mouillez-les avec de l'eau bouillante, ajoutez-y alors un bouquet de poireaux, un clou de girofle, un peu de sel et une gousse d'ail : laissez cuire ce bouillon toute la journée sans remuer, ni casser les légumes, afin que le bouillon soit bien clair : c'est la longue cuisson qui en fait la qualité et lui donne une belle couleur. Il est presque impossible de distinguer ce potage maigre d'un potage gras quand on y a mis du tapioca ou autre pâte, ou du riz, ou des croûtons frits, ou de petites quenelles parées dans une cuiller à café, ou des œufs pochés.

## PROPOS DU DOCTEUR

MUSIQUE ET NERFS

Il est des personnes sur lesquelles la musique produit une espèce de griserie analogue à celle de l'alcool ; chez d'autres on constate de l'abattement ; d'autres encore deviennent tristes et mélancoliques au son de la musique. Il a des instruments qui agissent plus énergiquement que d'autres sur le système nerveux ; le piano agite moins que le violon. Le piano n'a qu'un bruit de chaudron assez étouffé, tandis que les vibrations des cordes du violon ébranlent davantage l'oreille ou la main, car on peut être auditeur ou exécutant...

Vous vous demandez peut-être pourquoi je vous parle de tout cela et vous cherchez en quoi ces idées touchent à la médecine. Eh bien, je ne vous cacherai pas que la musique a souvent une influence fâcheuse sur certaines personnes nerveuses et qu'il faut par exemple surveiller à ce point de vue beaucoup de jeunes filles. Si la musique a du bon, pas trop n'en faut. Evitons ces auditions de plusieurs heures consécutives au piano. Pendant que les doigts marchent, la rêverie s'en mêle aussi, et c'est le système nerveux qui paie les frais de ces longues séances. Une autre conclusion, c'est que l'habitude de conduire les jeunes filles à l'opéra ou au théâtre est funeste à leur développement régulier. La veillée en elle-même, la beauté du spectacle, tout contribue à ébranler le système nerveux. Donc pas, ou si vous le préférez, peu de théâtre pour les enfants et les jeunes filles.

Dr T. W.

## JEUX ET AMUSEMENTS

ÉNIGME

Pour les uns je suis ornement,  
Pour les autres, un châtiment.

COQUILLES AMUSANTES

- 1.—L'ossille du méditant est toujours acide.
- 2.—Ne laissez pas perdre ces pommes, sautez-les.
- 3.—Quel beau four que celui qui va cuire.

LOGOGRIPE

Je suis tout à la fois département de France,  
Rivière et bénéfice apporté par la chance.  
Changez mon chef : je suis sans esprit ni science ;  
Un pied lourd et difforme, impropre pour la danse ;  
Pour une fiancée affaire d'importance ;  
Un acteur de mérite ; un plat de résistance ;  
Un vase où le bouillon mijote et se condense ;  
Je ne suis en retard, mais toujours en avance ;  
Enfin j'exprime tout, ce qu'on dit, ce qu'on pense.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE N° 791

Rébus.—Soulevez vite la soupape de sûreté de la chaudière.

Charade.—Familiarité.

## GRAVURE-DEVINETTE



Je voudrais jouer. Mais où donc est le planteur pour replanter les quilles ?

**Plumes et Duvet** et Articles de Literie de toutes sortes nettoyés et désinfectés à la vapeur et à l'air chaud.

Ouvrage fait le même jour si on le désire. Plumes et Literie de toutes sortes au plus bas prix!

**Montreal Feather Co.**  
 476, Rue St-Laurent, Entre les rues Ontario et Sherbrooke.  
 Tel. Bell Est 290.



**15 Carrosses de Bébé**

C'est tout ce qui nous reste de notre stock du printemps. Ils occupent une place qui est pour nous d'une grande valeur, et nous ne voulons pas les garder en magasin jusqu'au printemps prochain. Tous les nouveaux genres de ce printemps — magnifiquement finis. — Pour les écouler, nous les offrons de

25 à 30 pour cent d'Escompte.

**Renaud, King & Patterson,**  
 652 rue Craig. Succursale, 2442 rue Ste-Catherine.

**Le Nouveau POELE A GAZOLINE**

**"INSURANCE"**

est le plus compliqué dans sa construction, et le plus facile à opérer. Son perfectionnement le rend absolument sans danger. Il est élégant, durable et très économique.



White Separator

Demandez nos Catalogues.

**AMESSE & CIE**  
 Seuls Agents pour le Canada

1818 rue Ste-Catherine, Montréal. Tel. Bell Est 1535.

**Encouragement**

La Société Coopérative de Frais Funéraires fait appel à toutes les personnes qui désirent s'assurer des funérailles de PREMIERE CLASSE pour une souscription annuelle insignifiante.

Voici ses taux : —

De naissance à 5 ans,	\$1.00	par année
De 5 ans à 30 ans,	.75	do
De 30 ans à 45 ans,	1.00	do
De 45 ans à 55 ans,	1.50	do
De 55 ans à 65 ans,	2.50	do

Prix spéciaux au delà de 65 ans.

**Bureau : No 1756 RUE STE-CATHERINE**  
 Tel. Bell Est 1235  
 Marchands 563 **OUVERT NUIT ET JOUR.**

# Votre Bourse, Mesdames!



Avez-vous souci de votre bourse, Mesdames? Désirez-vous faire des épargnes sérieuses dans vos petits et gros achats? Voulez-vous payer bon marché des articles qui ont une valeur égale à ceux qu'on vous fera payer très cher ailleurs? Si c'est de la nouveauté qu'il vous faut, nous l'avons. Nos comptoirs sont encombrés de toutes les jolies choses de la saison. Tous ceux qui s'y connaissent admettent la beauté et le grand "chic" de de nos articles de toile, et

**C'est aujourd'hui l'Opinion Générale  
 Que nos Prix sont les Plus Bas de Montréal**

Pour convaincre les incrédules, nous publions ici les prix de quelques-unes de nos grandes occasions de juillet, car il serait difficile et très coûteux d'énumérer tous nos grands "bargains" en fait d'articles d'été. Juillet est notre grand mois d'affaires — toute notre énergie, toutes nos ressources s'appliquent à faire durant cette période toujours inerte, sans vie commerciale, une saison active, où l'acheteur trouve tout à bon marché et durant laquelle notre commerce marche avec entrain et assure ainsi



**Le Succès du "Grand Magasin de l'Ouest"**

## Eloquent Tableau de nos "Bargains"

### Soies Plissées

Une belle nouveauté de Paris pour Matinées et Garnitures. Dix nuances nouvelles — Le véritable article de la saison, valant \$1.00, pour... **39c**

### Rubans Nouveaux!

Superbe choix de rubans venant d'être reçus. Rubans de six pouces, pure soie, une infinité de patrons, valant 75c, pour... **25c**

### Chiffon Ruché "Chic"

Quelques nuances seulement, mais il en reste encore un bon choix. On s'est arraché ce joli chiffon depuis notre dernière annonce. Le tout sera sacrifié à... **5c**  
 Valeur réelle 15c.

### Costumes d'Été à 99c

Ces costumes sont en piqué anglais — différents patrons — un article de saison, valant \$2.50, pour... **99c**

C'est le plus grand sacrifice de la saison offert à Montréal!

### Pour 89c chez Larose

Vous achetez une jolie robe de matin en bonne indienne garantie au lavage. C'est un sacrifice immense. Ce prix paie à peine la confection.

### Matinées, Mesdames!

Notre assortiment sans rival de Matinées en tous genres, nous attire des acheteurs de partout.

Il faut venir voir ça!

**Nous invitons le public à venir voir. Satisfaction garantie.**

### Corsets Parisiens!

Un lot de corsets parisiens à double renfort, le plus élégant du marché — Une valeur extra. **49c**  
 Prix \$1.00, pour.....

### Etoffes de Fantaisie

Pour robes, plusieurs jolis patrons en laine fine, valant 25c pour **15c**

### Extra Spécial!

Comme nouveauté et bas prix extraordinaire: Un lot d'Étoffes à Robes, ombrées, soie et laine, très légères, pour toilettes d'été. — Nombre de patrons ravissants.  
 C'est une importation spéciale obtenue à rabais et vendue en conséquence. Valant au bas mot 75c., pour... **39c**

### Mousselines Nouvelles

Mousselines Organdie, mousselines carcautées, à pois, enfin tous les genres nouveaux... **6c**  
 Valant le double. et plus

Voir nos vitrines où s'étale un choix immense de cet article des grandes chaleurs.

### A 2½c la verge

Nous recommandons à toutes les dames en quête d'économie de venir voir notre gros "job" de toiles à rouleaux, au prix ridicule de 2½c.

### Autres "Bargains"

Dans tous nos départements très complets de jolies choses d'été. Impossible de tout annoncer.

**S. A. LAROSE,** Propriétaire du  
 Grand Magasin de l'Ouest  
 Coin rues Notre-Dame et Aqueduc

**CONTRE LA CORRUPTION  
DU SANG**

Il est parfaitement reconnu que c'est à l'impureté du sang que sont dus la plupart des cas de maladies qui affligent les hommes et les femmes. La corruption du sang trouble profondément l'économie vitale; elle enlève leur force à tous les organes du système humain et transmet la maladie à l'organisme tout entier. Il faut donc, mesdames, rendre à votre sang sa force et sa vigueur en le débarrassant de toutes les impuretés qu'il renferme. C'est alors seulement que vous jouirez d'une santé florissante. Le traitement de semblables maladies est quelquefois très long, surtout quand on emploie des remèdes sans valeur. Mesdames, si vous faites usage du **RÉGULATEUR DE LA SANTÉ DE LA FEMME** et des **FEMALE PLASTERS** du Dr J. Larivière, votre guérison sera sûre et rapide. N'acceptez que les remèdes de ce docteur, refusez tous les autres. En vente dans toutes les pharmacies: \$1.00 le "Régulateur"; 25 cents le "Female Plaster". Si vous voulez garder le secret sur votre maladie, demandez au Dr J. LARIVIÈRE, MANVILLE, R. I., qu'il vous envoie la liste de questions sur les maladies particulières au beau sexe.

**ASSUREZ-VOUS**

Contre la maladie; la prime est peu coûteuse. Pour 25c vous vous procurez une bouteille de *Bonne Rhumal*; c'est la meilleure police.

**Un PRÊTRE**  
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR  
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE  
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT  
FIEVRES - ÉPUISEMENT  
**PILULES AN. ONIO**  
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.  
Ph<sup>ie</sup> MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS  
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

**Mme ALBERT PAGE**

**L'âge critique mettait sa vie en danger! Depuis huit ans elle endurait le martyre. Elle avait les jambes enflés et pouvait à peine marcher**

N'oubliez pas que l'âge critique est une phase bien dangereuse dans la vie d'une femme et que, si elle ne se soigne immédiatement, elle ne saura plus tard se débarrasser du cortège d'inconvénients dont ce changement d'âge est toujours accompagné. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont le grand remède pour toutes les maladies féminines et toutes les femmes souffrant de cette terrible maladie du "retour de l'âge," devraient se hâter de prendre ce remède qui a sauvé la vie à un si grand nombre de femmes. Lisez avec attention le témoignage suivant: "Je crois qu'il est de mon devoir de dire à toutes les femmes qui souffrent du retour de l'âge ce que les Pilules Rouges du Dr Coderre ont fait pour moi. Pendant 6 ans j'ai souffert de cette terrible maladie qui affectait tout mon système. J'avais l'estomac si malade que je ne digérais rien—battement de cœur, douleurs dans le dos, les reins, toujours étourdie, des chaleurs qui me montaient à la tête et m'affaiblissaient. J'avais une douleur si forte dans les poulmons que je ne pouvais lever les bras. J'étais engourdie et j'avais les pieds et les jambes enflés, tellement que je pouvais à peine marcher. Je ne faisais absolument rien et j'étais bien découragée. Je me fis soigner par plusieurs médecins et dépensai beaucoup d'argent et loin de prendre du mieux, mon mal empirait. Un jour, je vis sur un journal qu'une jeune femme malade comme moi avait été guérie par les Pilules Rouges du Dr Coderre. Cela ranima mon courage, je commençai de suite à en prendre et grâce à ce remède je suis guérie. Je fais mon ouvrage seule, je mange et dors bien. Je recommande ce remède à toutes les femmes, ayant la certitude qu'elles seront guéries comme je l'ai été." Madame Albert Page, 395 rue St-Christophe, Montréal.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre agissent sur toutes les maladies des femmes comme l'eau agit sur le feu—elles détruisent jusqu'au moindre petit malaise. Elles rendent les femmes faibles fortes et les femmes malades en



MME ALBERT PAGE

santé. Pour prouver ce que nous disons nous avons des témoignages et des lettres de milliers de jeunes filles nous disant que les Pilules Rouges du Dr Coderre les ont sauvées d'une mort certaine, de jeunes et vieilles femmes nous expriment leur reconnaissance pour tout ce que les Pilules Rouges ont fait pour elles. Toutes celles qui souffrent qui ne prennent pas les Pilules Rouges du Dr Coderre sont coupables d'une grande négligence car elles savent parfaitement qu'elles sont le remède par excellence pour guérir toutes les maladies.

Quelle que soit votre maladie, ne vous désespérez pas et ne cessez jamais de prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre, sans écrire à nos médecins spécialistes, car il arrive souvent que les Pilules Rouges du Dr Coderre ne guérissent pas parce qu'elles ne sont pas prises de la manière appropriée à la maladie. C'est pour cela que nous vous disons de consulter nos médecins.

Vous n'avez absolument rien à payer, tout ce qu'il vous faut faire, c'est de leur envoyer une description des symptômes qui vous font souffrir. Avec le plus grand soin, nos médecins étudieront votre maladie et vous répondront en vous disant tout ce qu'il vous faut faire pour vous guérir le plus vite possible. Adressées: DEPARTEMENT MEDICAL, BOITE 2306, MONTRÉAL. Toutes les femmes qui préfèrent consulter nos médecins personnellement, sont invitées à venir tous les jours, excepté le dimanche, de 10.30 heures a.m., à 5 heures p.m., au No 274 rue St-Denis, Montréal. Consultations, avis et examens absolument gratuits.

En garde contre les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c la boîte. Ces pilules rouges ne sont pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations. Refusez-les. Un grand nombre de ces imitations contiennent des drogues dangereuses. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois contenant 50 pilules rouges. Jamais autrement. Si votre marchand ne les a pas, envoyez-nous 50c. en timbres pour une boîte, ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Une boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre coûtant 50c dure plus longtemps qu'aucun remède liquide que vous payez une piastre. Nous les envoyons au Canada et aux États-Unis, pas de douane à payer. Ayez soin de donner votre adresse complète afin d'éviter tout retard. Adresser: CIE CHIMIQUE FRANCO-AMÉRICAIN, MONTREAL, CAN.

**ARCHAMBAULT FRERES.**

**Nouveautés**

Autant le public a apprécié nos nouveautés au commencement de la saison, autant il semble apprécier maintenant la Réduction de nos prix sur les marchandises qu'il nous faut vendre, ou plutôt que nous ne voulons pas laisser vieillir sur nos comptoirs.

**50 POUR CENT DE REDUCTION**

vent bien dire la moitié du prix. C'est à ce taux que nous offrons tous nos coupons de **Mousseline et Zé, hydr.**

Nos **Matinées** en mousseline de couleurs que nous vendions à 75c, s'en vont maintenant à 50c.

**Costumes** en Crash, gilet et jupe, ont subi une réduction de \$1.50, le prix était de \$1.50, ils s'en vont maintenant à \$3.

Viennent d'arriver de New York 2 lots de **Mousselines**, elles valent 75c et 35c, nous les avons marquées 17c et 20c, pour qu'elles s'en aillent vite.

Chaque semaine un nouvel assortiment de **Cravates** pour dames. **Echarpes** en net blanc, garnies en dentelle, 2 verges de long, à 40c. C'est à peine si ça paie la dentelle.

Une nouveauté en **Ceinture** de ruban 1 à 5 pouces de large, ornées d'une magnifique agrafe, elles valent \$1.00 et \$1.25, pour les vendre vite, 60c et 75c.

Tous les jours des pratiques achètent, et nous félicitent sur notre job de **Ruban**, le plus beau et le plus varié en ville, paraît-il. Si vous voulez avoir une idée d'un beau ruban à bon marché, venez voir ce job.

Nous avons un lot de **Robes de Matin** qui ne manquera pas de nous attirer de la clientèle, surtout celles à 50c. Nous en avons dans tous les prix.

**Grande Réduction** dans les départements de **Chapeaux et Lingerie**. **Grande Réduction** dans les **Etoffes, Dentelles, Bas, Broderies**. Grande réduction dans tous les départements est le mot d'ordre de la maison populaire de l'Est.

**ARCHAMBAULT FRERES**

Angle Ste-Catherine et Amherst

**..Marchandises d'Eté.**

Les grandes chaleurs de l'été n'ont pas encore fait leur apparition; elles viendront pourtant, et seront peut-être très intenses.

Dans ce temps-là, il faudra être vêtu avec des tissus légers. C'est ce que vous offre cette annonce.

Toutes ces marchandises viennent d'être achetées à grande réduction, pour activer le commerce d'été. Les prix sont de 25 à 50 p. c. au-dessous de la valeur réelle.

Indiennes toutes nuances, 32 pouces, seulement 10c.

Indienne **Crum**, très forte, se lave bien, 12½c.

Coupons d'Indienne, Coupons de Piqué.

Toile à costume, unie et rayée, 15, 20, 25, 30, 35 Cts.

Mousseline couleur rayée, fleurie, 5, 6, 8, 10, 13, 15, 18, 20, 25, 30, 35 Cts.

Piqué blanc, 10, 15, 20, 25, 30 Cts.

Piqué couleur rayé, toutes nuances, 15, 20, 25, 30 Cts.

Satine Métallique, **SIL-VERTA**, 32 pouces, magnifiques dessins, marchandise riche, valeur réelle 35c pour 23c.

Drill toile, 30 pouces, toutes nuances, pour jupes et pour robes d'enfants, approprié aussi pour garniture, valant 25c pour 15c.

Toutes ces marchandises sont nouvelles et spécialement pour costumes légers. Quand vous achèterez ces marchandises dans nos magasins, rendez-vous dans notre département de confection, et là, vous aurez une idée du goût, du chic, des dernières modes qui vous inspireront pour confectionner votre costume.

**LETENDRE & ARSENAULT**

1493 Rue Ste-Catherine.

N. B. Voyez nos Six Grandes Vitrines.



**HOMMES FAIBLES**



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

**PASTILLES du JEAN**

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franc de port  
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**  
Adresse: B. Poste Boite 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Saint Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.

**Crème à la Glace**

Machine "OHIO" à faire la crème à la glace. Machine parfaite, fonctionnant très rapidement. La seule machine pour faire la **velvetized cream**.

**Hamacs** Un choix superbe à bon marché.

Boyaux d'Arrosage

**L. J. A. Surveyer**

6 RUE ST-LAURENT



★ VIN ★  
**ST-LEHON**

◆◆◆  
Naturel,  
Tonique,  
Stimulant.

◆◆◆  
En vente dans les  
meilleures phar-  
macies.

**LAPORTE,  
MARTIN  
& CIE,**  
Seuls agents au  
Canada.

**Corsets...**

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets Coupe parfaite. Toujours en tocks les

**R. G. - P. D. - D. A.**  
**FERRISS, Etc., Etc.**

**C.-J. GRENIER**

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield.  
1613 Ste-Catherine, pte de la rue St-Hubert

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Dr Lussier en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur en tout ce que je connaisse et indispensable dans chaque famille.

Antoine Plante dit Sauvé,  
St Louis de Gonzague.

**Un bienfait pour le beau sexe**

Aux Etats-Unis, G.-F. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie  
Prix: Une ootte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.  
Dépôt général pour la Puissance:

**L. A. BERNARD,**

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal

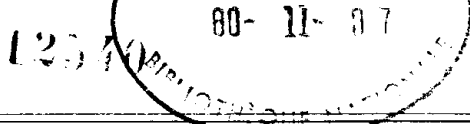
**U. PERREAU**

— RELIEUR —

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Replage, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

**GRANDE CHARTREUSE**

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

**La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)**

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

**65c CORSETS d'Été en Net COURTS 4 agrafes, style français. 65c**

Il n'est pas nécessaire d'en dire plus. Voici le prix:

Corsets Courts, 4 agrafes, Cachou et Blanc; Taille: 18 à 26; Moyens ou Longs, 5 agrafes, Gris ou Blanc; P.D. 85c

Corsets { D. & A. Tous les Corsets de 35 cts et plus le bout des aciers est rivé, ce qui empêche de percer l'étoffe, les fait durer le double du temps et ne se trouvent pas ailleurs. Spécialité dans les hautes marques

de Corsets: — "P.N.", "D. & A.", "R. & G.", "W. C. C.", etc. Corsets d'été en net de santé, 35c en montant.

Corsets réparés à peu de frais. Corsets pour enfants, 25c.

SPECIALITE.—Corsets 30 à 36 pouces pour personnes fortes, \$1.00 en montant. Lacés sur les côtés \$1.25 en montant. Gants réparés à peu de frais.

**J. B. A. LANGTOT,** 152 RUE ST-LAURENT. Fabricants de Gants  
Tel. Main 3187, 1ère page du nouveau livre  
Eventails donnés avec Gants et Corsets de 50c et plus.

**HOTEL RIENDEAU**

PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

Moderne et confortable  
Prix populaires.

TELEPHONES: BELL, MAIN 1803. MARCHAND, 660.

Bureau de Télégraphe: Great North Western et C.P.R.

**Le Petit Windsor**



Restaurant  
des Gourmets

101, RUE  
ST-LAURENT

**JOS. POITRAS, Prop.**  
**A. CLOUTIER, Gérant**

OUVERT DE JOUR ET DE NUIT.

**"La Presse"**

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage au Canada, sans exception.

CIRCULATION

**66,474**

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

**Librairie Française**

1632 RUE STE-CATHERINE

Entre les rues Labelle et Saint-Hubert  
**JULES PONY, Propriétaire**

Le Petit Journal, .03c. L'Illustré National, .03c. La Mode Nationale, .05c. Le Petit Echo de la Mode, .05c. Le Journal Illustré, .05c. Le Journal des Voyages, .05 cta. La Science Française, .05 c. Les Annales Politiques et Littéraires avec supplément, .08c. La Lecture pour tous, .15c. La Photo-Gazette, .15c. Armée et Marine, .15c. L'Illustration, .20c. Le Panorama, .20c. Le Monde Moderne, .30c. Le Théâtre, .45c. La Revue des Deux Mondes, .65c. Le Figeo Illustré, (mensuel), .75c. franco chacun.



AVANT APRES

**Dentier Garanti \$5**

Pont et Couronne en or, \$4.00 la dent.

Nous donnerons \$1000 de récompense à quiconque prouvera que notre travail n'est pas supérieur à celui pour lequel vous payez au moins le double.

**Institut Dentaire Canadien**

395, rue Rachel, coin St-Denis.  
TEL. BELL EAST 846

**Chaussures d'Été**



Nous avons de fort belles chaussures dans le genre le plus nouveau.

Chaussures unies avec hausse de fantaisie.

Très "chic" et très populaire cet été.

Prix depuis \$1.50 et plus

**RONAYNE BROS.**

2027 rue Notre-Dame  
Coin Place Chabouillez.

**LA NOUVELLE REVUE**

28, Rue Richelieu, Paris

Directrice: **Mme Juliette Adam**

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Un an 6 mois 3 moi  
ABONNE.— Paris et Seine 50f 28f 14f  
Départements 56f 29f 15f  
MENT— Etranger... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du *Crédit Lyonnais* et celles de la *Société générale*, de France et de l'Etranger.



Boceno lui brula la cervelle. — Page 49, col. 3.

# LA ROCHE - QUI - TUE

## DEUXIEME PARTIE

### LE SERPENT MORD LA POUSSIÈRE

(SUITE)

L'un des paysans éleva la voix et dit :

“ Citoyen Thiard, nous venons accuser l'homme que voici d'un crime de droit commun. ”

Il étendait la main droite vers Killerton, qui ricana en répliquant :

“ Décidément c'est le jour aux accusations, et tout le monde croit en avoir le droit. Vous me haïssez donc tous ? ”

Ce fut une explosion de cris donnant à l'ex-noble la mesure de l'aversion qu'il avait su inspirer.

L'homme qui venait de parler, et qui n'était autre que le comte de Plestin, reprit :

“ Citoyen Thiard, l'homme que voici s'appelait autrefois lord Killerton, comte de Kergroaz.

— Nous savons cela, fit brutalement Thiard ; est-ce tout ce que vous avez à nous dire ?

— Non. Avant d'être délégué du Comité du salut public, cet homme était gentilhomme et comte ; avant

d'être Français, il était Anglais. Ceux du pays de Carhaix le connaissent bien. Il y a quatre ans, au mois de décembre, il vint chez eux pour épouser l'héritière des Kergroaz. Le mariage fait, il emmena sa femme avec lui, et l'assassina pendant le voyage. ”

Une rumeur d'approbation courut dans les rangs de la foule, prouvant que tous, dans cette partie de la Bretagne, connaissaient cette lugubre histoire. Killerton, plus gravement atteint par cette accusation précise que par celle d'Alain Prigent, perdit un instant la tête. Il répondit violemment :

“ Ceci est un mensonge comme le reste. Il est très vrai que ma femme est morte, mais d'une chute de voiture au Huelgoat. Les religieuses de Sainte-Anne le savent, puisque le corps repose dans les caveaux de leur couvent. ”

Et, brusquement, il devint livide et on le vit trembler. Une voix de femme venait de crier :

“ Milord Killerton, si les morts sortent du tom-

beau, la morte qui sortira des caveaux de Sainte-Anne s'appellera Marie-Ange Le Hélo, et non Ameline de Kergroaz. ”

Tel fut l'effet de ces paroles, que l'ex-comte Arthur ne put dissimuler son trouble. Il se tourna hors de lui vers Thiard :

“ Citoyen, je sors de ce lieu, en prenant à témoin cette foule de quelle manière tu laisses insulter mon autorité. Fais ce que tu voudras de ce prisonnier et de ces calomnieurs. Je ne parlerai plus que devant d'autres juges que toi.

— Des juges ? c'est ce que nous réclamons tous ! crièrent à la fois Alain Prigent et Roger de Plestin.

— Des juges ! des juges ! gronda la foule, tandis que Killerton et ses complices sortaient de la salle au milieu des huées.

— Des juges, conclut Thiard, ne craignez rien, vous en aurez. La République sait rendre la justice. ”

Il fit un signe. Les soldats entourèrent Alain. De-rechef la foule gronda et, menaçante, entourait les gardes. Prigent l'apaisa d'un mot.

“ Patience, patience, mes gars ! Vous venez d'entendre le citoyen Thiard. La justice nous sera rendue. ”

## TROISIEME PARTIE

### LA MORTE VIVANTE

I

#### LA CONSCIENCE

Killerton avait peur, Killerton tremblait.

En sortant de la terrible séance où il avait dû se défendre contre une double accusation, sentant l'âme du peuple en éveil contre lui, le gentilhomme félon avait pris, de toute la vitesse de sa monture, la route du manoir de Kergroaz.

Ses trois complices l'avaient suivi, haletants, frappés par la même épouvante. Tous avaient vu flamboyer, dans le noir de leurs âmes et de leurs souvenirs, l'éclair de la Justice divine. Et maintenant, la terreur précipitait leurs pas, tout en paralysant leurs intelligences. Leur effroi était d'autant plus grand, qu'ils devinaient leur chef atteint dans ses fibres les plus secrètes.

Quand ils arrivèrent au manoir, épuisés par la longueur de leur course, avec des chevaux fourbus par une traite de vingt lieues, ils le trouvèrent presque désert. Les serviteurs de la demeure souillée avaient fui, subissant peut-être à leur insu ce pressentiment de la condamnation, avant-coureur des châtiments qui allaient fondre sur ce toit maudit.

Seule une vieille femme, aux trois quarts idiote, n'avait point quitté le logis ancestral, où elle était née, où elle avait vécu.

Il leur fallut se contenter de son aide quasi machinale. Au reste, aucun d'eux ne songeait aux satisfactions de la vie matérielle. Le souci moral les rongeaient, et Saint-Julien, prenant à part le notaire Darros, avait pu lui dire :

“ Nous voilà dans de bien vilains draps, maître Jorge, et je ne sais comment le diable pourra bien lever vos affaires.

— Le diable, gronda sourdement le tabellion prévaricateur, et je n'y crois guère, baron, mon ami. S'il existait, il ferait sagement de porter secours tout d'abord au comte, car il me paraît que celui-ci est plus gravement touché que nous.

— Le fait est qu'il me paraît avoir du plomb dans l'aile, répliqua Saint-Julien sans oser regarder son complice.

— Oui, citoyen Pinsard, et si je n'écoutais que les voix de la prudence, je ramasserais mon magot pour passer tout de suite en Angleterre ou ailleurs. C'est même le conseil que je donnerai de bon cœur au comte, s'il veut bien prendre mon humble avis. ”

Il y eut un instant de silence, pendant lequel Saint-Julien arpenta la salle d'un pas saccadé.

Me Darros, lui, n'ayant jamais eu l'occasion, en sa

profession bien assise de notaire, de chercher la meilleure assiette d'un écuyer, s'était laissé tomber, rompu avachi, sur un sofa, maudissant l'effroyable course qu'il venait d'accomplir à son corps défendant.

Le baron mâchonnait des interjections et esquissait des gestes de dénégation, se parlant à lui-même.

Il n'était plus très jeune, le baron. Il avait cinquante ans bien sonnés à cette heure. L'ancien roué de cour gardait l'usure de son orageuse jeunesse.

Brusquement il éclata. Malgré tout, il ne se croyait pas vaincu ; il avait des révoltes de sa vieille énergie.

« Passer en Angleterre ? Allons donc, vous n'y pensez pas ! Parce que ces gens-là ont articulé quelques vagues griefs ? »

Me Jorge sursauta sur sa couche de souffrance, ce qui lui arracha un cri des plus intimes profondeurs de son être.

« Vagues griefs ? C'est vous qui n'y pensez pas ! Est-ce que cet Alain Prigent n'a pas tout dit, tout précisé ? Rien n'y manquait, pas même les noms : Balahic, Ralph Gregh... Dites donc que nous avons eu une chance inespérée, et que je ne m'explique pas encore que la frégate n'ait pas paru à l'horizon. Qu'une seule voile, fût-ce celle d'un brick de commerce, eût surgi, et Thiard, qui ne nous aime guère, sous la pression de ce peuple qui nous hait, lui, n'eût pas hésité une seconde à donner l'ordre de nous arrêter séance tenante.

« Et nous serions présentement à Brest, où les représentants, fatigués d'une surveillance dangereuse pour eux, presseraient l'instruction de notre procès, contradictoirement avec celui de notre accusateur. Or, s'il n'a pu fournir la preuve en ce moment-là, rien ne dit qu'il ne la fournira pas ultérieurement. Tandis que nous n'avons rien contre lui, nous, absolument rien ! »

Saint-Julien fit encore deux ou trois gestes vagues. Il se débattait contre l'implacable évidence.

« Savez-vous ce que nous aurions dû faire ? continua le notaire fourbu. Nous aurions dû laisser cet infernal Alain à Brignogan, ce qui aurait constitué une apparence de rébellion à main armée, et par conséquent, sa mise hors la loi, ou bien le jeter par-dessus bord pendant la traversée. Tandis que maintenant nous lui avons fourni trois occasions de faire preuve de civisme, et les soldats seront les premiers à en témoigner favorablement.

— Vous avez d'excellentes idées après coup, maître Jorge, railla Saint-Julien, de vraies idées de notaire. Il fallait nous les soumettre lorsqu'il était encore temps de les appliquer. Mais, puisque vous ne l'avez pas fait, inutile d'y perdre notre temps. Après tout, nous avons échappé à la bagarre d'hier. Nous sommes ici pour parer aux éventualités, et, s'il faut tout vous dire, ce n'est pas cet Alain qui m'inquiète le plus.

— Oui, je sais, ricana Darros ; ce sont les autres. Parbleu ! je le comprends. Vous êtes directement intéressé à cette histoire, qui me laisse, moi, assez indifférent. Je suis en dehors de ce drame. Je n'y ai pas prêté la main.

— Vous croyez ? N'est-ce pas vous qui avez rédigé le contrat par lequel notre cher seigneur est devenu le successeur de sa femme ? »

Ce fut au tour du tabellion de changer de visage. La pâleur de la peur, qui ne l'avait quitté que par le vent de la course, reparut sur son visage.

Les deux hommes se regardèrent avec le même sentiment d'égoïsme féroce. Chacun d'eux put lire dans les yeux de l'autre qu'il n'hésiterait pas à le sacrifier à sa propre sécurité. Nulle pensée de solidarité ne les soutenait dans la lutte. Au fond, c'étaient deux lâches.

Ils en étaient là de leur dialogue, lorsque soudain la porte s'ouvrit et Killerton parut.

Arthur avait le visage animé et le front soucieux. Ses prunelles brillaient d'un feu sombre. Mais il était visible qu'il avait recouvré sa présence d'esprit. Arrivé près de ses acolytes, il se croisa les bras et les dévisagea un instant avec une expression de souverain mépris. Puis il dit :

« Voici dix minutes que j'écoute derrière cette porte et que je prends la mesure de vos lâchetés. Tu

as vieilli, citoyen Pinsard ; tu avais plus d'audace autrefois. Et vous, maître Jorge Darros, je croyais que le diable avait mis plus de malice en votre âme de notaire. »

Il eut un rire aigu tranchant comme un coup de fouet, qui mit un peu de rouge aux joues blêmes des deux coquins.

« Ainsi vous jugez la partie perdue, compères, que vous parlez de passer en Angleterre ! »

Le baron interrompit vivement, tout heureux de trouver une occasion de se disculper :

« Pardon, mon cher comte, ce n'est pas moi qui ai proposé cela. J'y suis même opposé, absolument.

— Oui, je sais, ce n'est pas toi, baron Pinsard ; c'est l'autre, l'homme aux panonceaux. Mais tu ne vauds guère mieux au point de vue du courage. Le souvenir de la morte de Plestin te tient complètement et te paralyse.

— Et moi, protesta Darros, je maintiens mon dire. La prudence est la mère de la sûreté. Nous ferions sagement de passer le détroit. »

Les sourcils de Killerton se froncèrent, ses poings se serrèrent. Il releva la tête, plein d'orgueil et de force. L'Anglais se redressait en lui.

« *By devil !* s'exclama-t-il ; aucun de vous ne s'enfuira ; aucun, entendez-vous ! car je n'entends pas que vous me laissiez jouer seul ma partie, en me dénonçant par votre fuite. Je n'ai pas achevé ma besogne et je veux que vos têtes soient le garant de la mienne. »

Il était superbe en ce moment, ce bandit, qui, depuis plus de cinq ans, jouait un si audacieux personnage. Le fauve faisait tête au danger.

« Croyez-vous que je vais lâcher ma proie au moment où je la tiens sous ma griffe ? Croyez-vous que j'aurai fait ce chef-d'œuvre de patience et de ruse de reconstituer ma fortune en m'emparant de ce domaine, auquel je n'avais aucun droit, pour l'abandonner à l'avidité du fisc de la République ? que j'aurai changé de peau comme de nationalité, au point de jouer non seulement les policiers du feu roi, mais les sectaires de la démocratie envieuse et sanguinaire ; de me changer d'Anglais en Français, de gentilhomme en sans-culotte, de suspect en mandataire du Comité de salut public, pour reculer piteusement devant la première menace de mes amis conjurés, pour céder la place sans combat à cet Alain Prigent, qui est décidément plus fort que je ne croyais, et dont j'aurais dû me faire un ami en lui laissant épouser ma femme qu'il aimait, au lieu de la livrer à vos maladresses jalouses ? »

Saint-Julien tressaillit sous l'épithète. Il voulut jeter une douche sur cette audace qui, comme celle des fauves, se battait les flancs.

« Tu oublies, citoyen Killerton, qu'Alain Prigent n'est pas ton seul ennemi, et que tu vas avoir précisément à répondre du meurtre de ta femme ? »

— Bah ! essaya de plaisanter l'Anglais, qui est-ce qui peut ressusciter les morts.

— Les morts ? As-tu retenu la dernière phrase de cette femme, hier, pendant que le groupe entier formal l'accusation ?

— Quelle phrase ? interrogea Killerton, dont le ton avait baissé et l'exaltation aussi.

— Celle par laquelle elle t'a fait entendre que si l'on ouvrait les caveaux de Sainte-Anne et le cercueil de la comtesse de Kergroaz, on y trouverait le cadavre d'Ange Le Hélo ! »

Le coup était bien porté, et Saint-Julien put tout de suite en apprécier l'effet. Killerton avait penché le front et se taisait.

Il ne se laissa pas déprimer longtemps. L'espoir était rentré en lui, et quand l'espoir rentre au cœur d'un homme énergique, cet homme fût-il le dernier des criminels, il est le meilleur stimulant de sa vigueur morale. Killerton était sous une bonne impression. Il secoua ce rapide trouble.

« Bah ! reprit-il, quatre ans se sont écoulés. Qui donc, après quatre ans, pourrait reconnaître un cadavre ? Qu'en reste-t-il, d'ailleurs ? »

— Il y a des corps qui se conservent des siècles, et la moyenne de la conservation est de sept ans. Et puis,

il y a des signes qu'on ne peut supprimer : les dents, les cheveux, les dimensions, les signes extérieurs de la conformation des corps. Si l'on exhume Marie-Ange Le Hélo la preuve sera facile. »

Il prenait un plaisir manifeste à détruire la confiance momentanée de son ancien ami et compagnon de débauches.

« Du reste, ce n'est pas tout ça. Ils ont mieux à produire contre nous, tu n'as pu l'oublier. »

Cette fois Arthur retombait dans son abattement. Sa pensée allait plus loin que le sens des paroles de son interlocuteur.

« Oui, fit-il, ils ont mieux. Les gens de Plestin n'ont pas reconnu Ameline ; mais les frères Prigent ont enlevé le corps pour l'inhumer dans les roches de Primel. Balahic et Leroux nous avaient raconté cela. Deux cadavres au lieu d'un en témoignage ! »

Un nouveau silence, plus pesant que le premier, tomba brusquement sur l'entretien des trois hommes.

« Savoir ! proféra Saint-Julien avec un demi-ricanement d'ironie.

— Que veux-tu dire ? » fit vivement Killerton en attachant un regard scrutateur sur le visage de son complice.

Celui-ci se fit plus railleur, et la réponse qui lui vint aux lèvres fut telle qu'il le fallait pour accroître l'angoisse du ci-devant comte.

« Je veux dire que la superstition n'a pas tout à fait tort quand elle pense que les morts peuvent revenir. »

Le visage de Killerton se décomposa, ses dents claquèrent. Pinsard de Saint-Julien venait de toucher au bon endroit.

« As-tu remarqué le son de voix et l'accent de la femme qui t'a jeté cette réflexion ? »

S'il l'avait remarqué ? Certes, il en avait l'ouïe pleine, et c'est là, plus que tout le reste, l'impression qui l'avait si fort abattu depuis les événements de la veille. Mais il avait pris le dessus, il était presque parvenu à se persuader qu'il avait été le jouet d'une hallucination, victime d'un cauchemar qu'il aurait subi tout éveillé.

Et voilà que ce Saint-Julien avait fait la même remarque et venait le replonger dans ses craintes, en lui prouvant qu'il n'avait pas été le jouet d'un mauvais rêve. Saint-Julien, lui, avait reconnu, ou cru reconnaître cet accent, cette voix. Précisément il continuait :

« Il n'y avait que deux femmes au monde pour parler ainsi : Ameline de Kergroaz et Marie-Ange Le Hélo. Elles étaient du même âge ; elles avaient vécu ensemble, grandi côte à côte. Laquelle des deux est sortie de sa tombe pour t'accuser ? »

Pour le coup, le notaire, que les cuisantes douleurs de son échine avaient un instant détourné de l'entretien, dressa l'oreille.

« Ah ! ça, qu'est-ce que vous racontez-là, vous autres, et à quoi tend ce bavardage ? Faites-vous des contes pour les petits enfants ? »

Mais Killerton ne prit point garde à cette observation. Il suivait son idée, l'idée sinistre brusquement réveillée en son endroit.

« C'est vrai, fit-il, le regard fixe ; j'ai reconnu cette voix. Il n'y a pas à s'y tromper. Je n'en ai jamais entendu une autre semblable. »

Me Jorge Darros intervint une seconde fois. Ce dialogue de fous l'alarmait. Est-ce que ces deux hommes n'avaient plus leur raison à eux ?

« De ce que vous n'en avez pas entendu de pareille, suit-il donc qu'il n'y en ait pas ? Êtes-vous des enfants pour ne pas voir que toutes ces fantasmagories sont des machines du même complot ? Ceux qui l'ont ourdi sont adroits. Ils ont réuni tous les moyens, et le plus élémentaire a été de se procurer une femme ayant la même voix et le même accent que la comtesse Ameline. Ah ! oui, c'est habilement machiné ! »

Après tout, l'hypothèse était plausible. Killerton s'y raccrocha. Il se mit à rire bruyamment.

« Parbleu ! fit-il, c'est très juste ce que dit là notre ami le tabellion. Comment se fait-il que je n'y aie pas pensé plus tôt ? »

Le citoyen Pinsard n'était point de cet avis ; mais

il vit bien qu'il n'y avait point à aller à l'encontre des opinions de son chef. Après tout, peut-être valait-il mieux, pour l'avantage commun, qu'il en fût ainsi. L'optimisme rendrait au comte Arthur son énergie.

Celui-ci venait, en effet, de retrouver cette faculté de l'illusion qui est pour tant d'hommes le secret du courage.

Au lieu d'envisager le péril sous l'aspect de la réalité il versa dans l'universel travers du temps. Il se grisa de mots.

— Allons, dit-il, ce n'est pas le moment de chômer mais d'agir. Prenons donc les mesures nécessaires.

Et, comme il avait fait un mois plus tôt, il ouvrit le conseil des grandes résolutions.

— Voici ce que nous allons faire..., commença-t-il.

Il s'interrompit. Le bruit des sabots d'un cheval sur les dalles de la cour du manoir les avait fait tressaillir tous les trois.

On n'avait pas de domestiques à commander. En conséquence, Saint-Julien courut ouvrir lui-même et se trouva en présence d'un homme couvert de poussière et de sueur, portant le costume des courriers militaires, c'est-à-dire le bonnet des hussards à longue pointe à gland d'or, le dolman à brandebourgs et les bottes molles. Cet homme était armé jusqu'aux dents. Il tenait un pli cacheté à la main.

— Le citoyen Killerton ? demanda-t-il après avoir salué militairement.

Avant que Pinsard de Saint-Julien pût répondre, le ci-devant comte de Kergroaz s'était avancé.

— Qu'y a-t-il ? Que veux-tu de moi, citoyen ? dit-il avec hauteur au soldat.

Celui-ci tendit la missive au cachet de cire rouge et s'expliqua :

— Citoyen, je suis à ta recherche, depuis hier soir, par ordre du citoyen représentant Jean-Bon-Saint-André.

Killerton dissimula son trouble et questionna en jouant la plus complète indifférence :

— Que me veut le citoyen représentant ?

— Je ne sais. Mais cette dépêche doit te l'apprendre. Je dois rapporter la réponse.

Le comte Arthur rompit le cachet et lut l'étrange et menaçante missive qui venait de lui être remise. Elle contenait ces mots :

*Citoyen délégué.*

Je reçois en la ville de Morlaix, où je suis de passage, un ordre de la Convention nationale qui me confère tous les pouvoirs pour la défense des cinq départements bretons. Ces pouvoirs sont illimités et annulent tous les pouvoirs antérieurs. En conséquence, je te requiers de venir conférer avec moi des attributions que tu entends conserver. J'ajoute que je serai fort aise, connaissant ton patriotisme éclairé, de te voir mettre à néant certaines accusations que je tiens pour mal fondées et réduire au silence les calomnieux.

Killerton replia la missive officielle et fit don d'un écu au porteur, en lui jetant ces brèves paroles :

— Tu diras au citoyen représentant que je le licite de la marque de confiance dont l'honneur la Convention, et que j'irai demain conférer avec lui de nos droits et de nos devoirs respectifs. Dis-lui que, rentré hier de Roscoff, je ne puis partir aujourd'hui, mes chevaux étant surmenés.

Le soldat salua militairement, enfourcha sa bête et partit au grand trot. Il n'avait pas même demandé à se reposer.

Lorsque le délégué du Comité de salut public rentra dans la pièce où Jorge Darros gisait encore sur son sofa, une expression de morne épouvante était répandue sur son visage. Le notaire en fut bouleversé.

— Miséricorde ! s'écria-t-il, essayant de plaisanter, que t'arrive-t-il, citoyen délégué ? On dirait que tu viens de voir la mort !

— Trêve de railleries, notaire ! riposta Killerton, l'œil sombre. Je viens de voir la mort, en effet, la mort par la guillotine. Nos ennemis ont travaillé depuis hier, et la chance les sert contre nous. Leur plainte est entre les mains de Jean-Bon-Saint-André, et celui-ci vient de recevoir de la Convention le mandat illimité, correspondant à la dictature absolue qu'il avait sollicitée. Je ne suis plus rien.

Pour la troisième fois, un silence de mort pesa sur les hommes. Et, comme si une sorte de caprice de quelque génie occulte leur soufflait à tour de rôle l'énergie ou le découragement, ce fut Saint-Julien qui, cette fois, réagit le premier contre cette torpeur.

— Tu n'es plus rien, dis-tu ? s'écria-t-il. Allons donc ! Tu es encore tout. Use de ton pouvoir avant que les représentants aient fait usage du leur.

Et, pour seconder l'espèce d'atonie en laquelle Arthur de Kergroaz était retombé, il ajouta avec une fougue enflammée :

— Ne comprends-tu pas ce que je veux dire ? Il faut agir avec promptitude et décision. Il est impossible que Jean-Bon-Saint-André ait déjà notifié ses pouvoirs nouveaux à toutes les autorités. En tout cas, tu n'es point encore relevé des tiens. Ne peux-tu avoir dès ce matin, expédié des ordres formels ?

— Quels ordres aurais-je pu expédier ? demanda Killerton, dont la pensée semblait se mouvoir difficilement.

— Quels ordres ? Mais n'eusses-tu donné que celui de fusiller cet Alain Prigent, il serait valable, et tu aurais fait là bonne besogne.

Le gentilhomme assassin se leva tout d'une pièce. Le conseil de Saint-Julien secouait son esprit engourdi.

— Oui, dit-il, je vais faire ce que tu dis-là. C'est chanceux, car j'ai remis moi-même ce Prigent aux mains de Thiard. Mais, bah ! lui disparu, il me sera plus facile de me disculper. Allons, Saint-Julien, les bêtes doivent être reposées. Va les seller et envoie-moi Ralph.

— Que voulez-vous faire ? questionna Jorge Darros avec consternation.

— Partir sur-le-champ, mon cher notaire, ricana Killerton. Il nous faut prévenir nos ennemis. A la guerre comme à la guerre,

— Mais, gémit le tabellion, qu'allez-vous faire de moi ? Je suis incapable de me remuer.

— Au fait, murmura Saint-Julien avec un regard de dédain, je ne vois pas bien à quoi Me Darros pourrait nous être utile. Qu'il reste donc ici à se reposer. Il viendra nous rejoindre où nous serons dans quelques jours.

— Et où serez vous ? interrogea le notaire, ravi qu'on ne lui infligeât pas une nouvelle chevauchée.

Le comte Arthur éclata de rire et risqua une plaisanterie qui fit faire la grimace au tabellion.

— Où serons-nous ? Malin qui pourrait le dire ! En prison peut-être. Mais vous y viendrez tout de même.

Et sans insister plus longuement, il prit dans un secrétaire plusieurs feuilles de parchemin sur lesquelles il écrivit à la hâte, d'une grosse écriture droite, des ordres sur lesquels il apposa son cachet de délégué omnipotent.

Et tout à coup il se redressa avec une nouvelle expression d'effroi peinte sur le visage.

— Qu'est-ce qui vous arrive encore ? demanda placidement le notaire, qui respirait maintenant qu'il était sûr de ne point voyager.

— Il m'arrive, répondit Arthur, que j'ai laissé Mathurin à Roscoff avec la permission de ne rentrer que ce soir. Il m'aurait été précieux pour porter cet ordre au fort Taureau. Il n'y a que lui en qui j'aie confiance.

— Bah ! riposta Jorge Darros, vous en serez quitte pour le porter vous-même, on n'est trahi que par les siens.

Comme un écho venu du fond de la salle, la voix de Ralph Gregh ajouta :

— Mathurin Le Bellec est un traître, Milord ; c'est lui qui a indiqué aux Bretons les caches de Balahic.

— Qu'en sais-tu toi ? cria fiévreusement le délégué à son serviteur. C'est la jalousie qui te fait parler.

— Oh ! non, prononça dédaigneusement la brute ! je ne suis pas jaloux d'un Breton. J'ai vu Le Bellec le soir de Brignogan.

— Et tu ne m'en as rien dit, double brute ! s'exclama Killerton avec fureur.

Ralph baissa la tête et balbutia une vague excuse. — Je n'en étais pas sûr avant la journée d'hier.

Hier, je l'ai vu dans les rangs de ceux qui criaient le plus fort.

Le comte Arthur haussa les épaules, et sa bouche laissa échapper cette réflexion assez insoucieuse :

— Si ce sont là toutes tes présomptions, il n'y a pas lieu de s'en mettre en peine. Prépare-toi à rejoindre Balahic, l'heure est venue.

— Ah ! fit l'Anglais, en fixant sur son maître un regard surpris et joyeux, c'est bien vrai, cette fois ?

— Oui, c'est bien vrai. Nous n'avons plus le choix, et il n'y a pas une minute à perdre. Je joue mon va-tout.

— Bravo, Milord ! s'écria l'Anglais ; et sa figure repoussante et bestiale en revêtit une sorte de noblesse. Est-ce que nous en serons ? Voilà cinq ans que j'attends le moment de frapper sur ces *dan Frenchmen*.

Les deux hommes se contemplèrent une seconde, et l'on eût dit que leurs âmes se miraient l'une dans l'autre.

— Tu es un brave homme, Ralph, prononça Arthur ; un fidèle serviteur de la vieille Angleterre. Ces chiens de Français n'ont pas d'hommes comme cela.

Et le grand seigneur de jadis tendit à son humble domestique une main sur laquelle celui-ci appuya des lèvres tremblantes.

Il y avait donc quelque chose de grand dans ces deux âmes de boue ; le sens du respect et l'amour de la patrie.

Cependant Saint-Julien rentrait, en tenue de départ. Lui, par exemple, n'avait rien de grand. Ce laquais dévoué jusqu'au crime à son maître aurait pu lui donner des leçons de noblesse. Le gentilhomme avait l'âme d'un laquais au sens déprimant de ce mot.

— Ecoute, dit Killerton à son ancien compagnon de débauches, je viens de prendre une grande résolution ; je te la communiquerai en chemin. C'est toi qui vas porter au fort Taureau l'ordre de fusiller le prisonnier au reçu de cette dépêche.

Et il tendit à Saint-Julien le pli qu'il venait de cacheter et sur lequel il avait mis sa griffe.

— Il est heureux, reprit-il, que Mathurin n'ait point été ici, car je lui eusse peut-être confié le secret. Ralph assure que c'est un traître.

— Tiens ! ricana le citoyen Pinsard, il a trouvé cela tout seul, ce Ralph ; je lui en fais mon compliment.

Les trois hommes prirent congé du notaire, toujours étendu sur son sofa. Dehors, ils enfourchèrent leurs bêtes, que Saint-Julien avait attachées par la bride aux anneaux du mur extérieur. Puis, piquant des deux, ils gagnèrent par le plus court la route de Morlaix.

A la bifurcation des trois chaussées, dont l'une, celle que devait prendre Ralph, menait vers le territoire de Lannion, par le chemin de Plouaret, ils s'arrêtèrent. Killerton leur montra les deux points opposés de l'horizon.

— Je joue ma partie suprême, dit-il gravement. Il faut que demain, à pareille heure, Alain Prigent ait cessé de vivre, parce que, dans trois jours, la flotte anglaise aura débarqué six mille hommes sur la côte de Primel. Il n'y a pas huit cents soldats à Morlaix, et tous les autres sont retenus à Brest. Je vais livrer d'un seul coup la Bretagne et deux représentants à la vieille Angleterre.

Il leva son chapeau pour saluer, et Ralph Gregh poussa trois énergiques hourras.

## II

### FEMME ET JUGE

Me Jorge Darros se réjouissait de n'avoir point fait partie de la nouvelle expédition.

Son dévouement à Killerton était très limité, les qualités effectives du personnage n'ayant jamais pris un développement considérable. D'ailleurs, en homme de bon sens, Me Jorge estimait que les affaires de son client périllicitaient, et le client lui-même lui semblait en fâcheuse posture.

C'était une jolie canaille que ce notaire ; et parmi ces quatre hommes, si profondément mais si diversement pervers, peut-être était-il le plus abject.

On a toujours remarqué que les pires coquins sont ceux dont la profession est d'être, dans un degré quelconque, les serviteurs de la loi.

Jorge Darros était un de ces coquins-là. Tous ses méfaits avaient la loi pour prétexte et pour excuse, c'est-à-dire pour complice.

C'était avec le secours de la loi qu'il avait confectionné le contrat d'Arthur de Kergroaz et de la comtesse Ameline.

Avec la loi pour fil de trame, il avait ourdi le complot qui avait fait tomber la tête du marquis de Féror.

Il avait même trouvé le moyen de mêler la loi à l'acte d'arbitraire par lequel Killerton avait fait arrêter Alain Prigent.

Et c'était encore sur la loi qu'il comptait pour se défendre si, par hasard, on lui cherchait noise au sujet de ses agissements.

La première demi-heure qui s'écoula après le départ de ses complices lui parut pleine de béatitude.

Il était dans un état de repos où les souvenirs de sa chevauchée ne l'incommodaient que médiocrement.

En honnête égoïste, il séparait sa cause de celle des gens assez maladroits pour n'avoir point su s'assurer une retraite.

Voilà pourquoi, pendant cette première demi-heure, il savoura les douceurs d'un *farniente* voluptueux, la pensée libre, les mains palpant dans les profondeurs de ses poches le volumineux portefeuille où dormaient ses valeurs libératrices.

Puis, les minutes s'écoulant, ce silence de la maison lui devint pesant.

Il se souleva à moitié sur sa couche et songea qu'il serait aussi bien chez lui, dans l'élégante maison qu'il s'était fait construire. Là, du moins, il avait vivres et couvert assurés ; une servante, bonne cuisinière, lui préparait des repas succulents. Tandis qu'en ce vieux manoir, trop vaste malgré son mobilier et ses richesses d'art, l'ennui servait d'introduit à la crainte.

Or, en ce moment surtout, en dehors de lui, Jorge Darros, il n'y avait pas une âme au château de Kergroaz.

L'ennui le gagnait, la peur n'était pas loin ; quelque souffrance qu'il en ressentit, le tabellion s'arracha à sa couche.

Il tendit l'oreille. Il était à peine midi, et le soleil était au haut du ciel, versant sa lumière crue sur la campagne. Une chaleur torride régnait, une chaleur d'arrière-saison, rare en ce moment de l'année, brûlant les feuilles jaunies dans les frondaisons clairsemées.

Un silence sans bornes s'étendait au loin autour du manoir, un silence fait du bruit des insectes et des respirations de la terre. L'atmosphère, privée d'oxygène, semblait lourde. Le notaire eut froid de peur. Est-ce un pressentiment ?

— Allons-nous-en, pensa-t-il.

Et il se dit que sa demeure n'était pas à plus d'un demi-kilomètre du château. Certes, la marche lui était fort pénible, en l'état où il se trouvait ; mais il s'y résigna, voulant à tout prix fuir cette solitude et chasser l'espèce d'angoisse qu'il sentait le gagner.

Car la maison était aussi déserte que possible. La vieille femme idiote elle-même n'était plus là.

— Allons-nous-en, se dit Me Jorge Darros pour la seconde fois, avec une très réelle persistance de l'effroi.

Il fit pesamment quelques pas dans la salle et avisa une canne à pomme d'argent, dans un angle. C'était la canne, oubliée sans doute, insigne du maître des cérémonies ou plutôt du majordome, au temps où Ameline avait une cour.

Le tabellion s'empara de cette canne, afin de s'en aider dans sa marche. Il en avait besoin.

Alors, d'une démarche titubante, avec des soupirs et des plaintes à chaque pas, il gagna la porte de la salle.

Et, comme il mettait la main au loquet pour l'ouvrir, brusquement il s'arrêta et se rejeta en arrière, claquant des dents.

La peur, une peur sans nom, presque sans cause, une peur effrénée, l'envahissait enfin, succédant à la torpeur malade qui l'avait précédée, préparée, amenée par l'état de surexcitation de ses nerfs, par le trouble de sa conscience.

Ce silence, qui était celui de la nature sous les torrides effluves du ciel, lui avait paru se remplir soudain de bruits sinistres, de chuchotements à peine perçus qui lui semblaient sortir de tous les angles de la pièce, de tous les pores de la muraille, de toutes les profondeurs inertes du manoir désert.

Et il s'arrêta, cloué sur place, dominé par l'irrésistible épouvante, sans voix, sans souffle, attendant l'invisible et l'inconnu.

Une secousse le galvanisa, mettant un immense et soudain frisson dans sa moelle.

Un loquet avait tourné en grinçant. Une main s'était posée dessus.

Jorge Darros vit la porte s'ouvrir lentement. Une voix prononça derrière le panneau à demi-poussé :

— Il n'y a personne dans la maison.

— Entrons ! » répondit quelqu'un sur le même ton.

Un brusque mouvement rejeta le panneau dans la chambre. Un homme entra, et, apercevant le notaire, éclata de rire.

— Il y a quelqu'un ! » cria l'intrus à travers les hoquets de cette hilarité formidable et lugubre.

Le tabellion reconnut l'effrayant rieur. Il le connaissait bien ; depuis deux mois il vivait en quelque sorte dans sa compagnie.

C'était Mathurin Le Bellec, le domestique dont Killerton avait regretté l'absence et que Raph Gregh avait qualifié de traître.

Mais à la terreur irraisonnée du notaire une fugitive confiance avait succédé.

Pourquoi aurait-il peur de Le Bellec ? Quelles raisons avait-il de le redouter ? Il ne lui avait jamais fait de mal. Il n'avait jamais soupçonné en lui la moindre fausseté. Ralph devait se tromper ; ainsi que l'avait dit Killerton, il ne parlait que par jalousie.

Et puis ce rire même de Le Bellec était de bon augure. Un homme qui rit, en général, n'a pas de méchantes intentions.

Toutes ces réflexions traversèrent, comme autant d'éclairs, l'esprit enténébré du tabellion.

Elles ne durèrent pas longtemps. La réalité s'imposa à lui, funèbre, et d'une trop claire intelligence.

Derrière Le Bellec, un autre homme était entré, puis un troisième, puis un quatrième. Et maintenant, ils étaient plus de trente dans la salle.

Trente inconnus, vêtus en paysans ou en marins, colosses aux muscles énormes, aux rudes visages habituellement débonnaires, mais aujourd'hui menaçants, irrités ; trente colosses capables de démolir en un jour cette demeure seigneuriale aux murailles cyclopéennes.

Et derrière ces trente hommes, deux autres personnages se montrèrent : un jeune que le notaire reconnut à première vue, comme il avait reconnu Le Bellec, et auquel il donna son nom tout de suite, Jean Prigent de Bocenno, et une femme au visage voilé, dont le seul aspect le glaça d'épouvante, tant il eut, dans un rapide éclair, l'intuition de l'effroyable drame qui allait s'accomplir.

Les hommes s'avancèrent sans que Jorge Darros, paralysé par l'épouvante, songeât même à tenter une fuite impossible.

Deux d'entre eux le saisirent par les épaules sans résistance et l'emportèrent sur ce même sofa qu'il venait de quitter.

Le Bellec tira un long couteau de sa ceinture, et, l'appuyant sur la gorge du tabellion, se tourna vers la femme voilée.

— Vous l'avez reconnu, Madame. C'est le notaire Jorge Darros. Faut-il le tuer ?

— Pas encore, » répondit la voix grave et froidement impitoyable de Jean Prigent, qui s'avança au premier rang.

Le misérable recouvra sa présence d'esprit ; il retrouva sa voix pour supplier. Il demanda grâce à ses juges.

Jean Prigent s'approcha de la couche ; il attacha un long regard sur le scélérat immobilisé par huit mains de fer.

— Tu m'as reconnu, Jorge Darros, dit-il. Il y a une heure pour la justice, et les morts même sortent du tombeau. Regarde."

Il désigna la femme qui se tenait à quelques pas en arrière. Les hommes qui l'entouraient s'écartèrent. Elle détacha son voile et apparut, pâle, les traits sévères, pareille à une vision de la justice. Ses yeux fouillèrent l'âme du criminel.

Le notaire ferma les siens pour ne point voir. Une plainte sourde, lamentable, monta de sa gorge oppressée.

Jean Prigent avait dit vrai. Les morts sortaient du tombeau. La comtesse Ameline était devant lui.

— Tu étais avec ceux qui ont dépouillé la comtesse Ameline, avec ceux qui l'ont frappée, avec ceux qui ont tué Marie-Ange Le Hélo. Tu as livré le marquis de Féror aux bourreaux de Brest. C'est par toi que mon frère est enfermé au fort Taureau. Ton heure est venue de mourir.

— Grâce ! supplia le notaire avec désespoir.

— Il n'y a pas de grâce pour les traîtres, dit encore Jean Prigent.

Le Bellec avait détaché sa ceinture de cuir. Il s'en servit pour lier les bras du tabellion. Puis il dit :

— Il faut que le coquin parle avant de mourir."

Et, se penchant sur Jorge Darros, il appuya la pointe de son couteau sur le cou du misérable, au-dessus du menton.

— Où sont les autres ? » demanda-t-il.

Le prisonnier ne répondit pas.

— Gurun ! gronda le Breton. Parait qu'il faut te chatouiller, l'ami, pour te faire parler. On va le faire !"

La pointe de l'arme entailla la chair, la rayant d'un sillon rouge. Jorge Darros jeta un cri déchirant. Il eut un soubresaut violent, qui ne fit que creuser davantage la déchirure. Mais il put tourner vers Mapiouank, son visage effroyablement convulsé.

— Madame, gémit-il, Madame, sauvez-moi, vous qui pouvez me sauver. Ils vous obéiront."

Les yeux d'Ameline, si doux et si purs, eurent un terrible éclair ; puis ils se détournèrent, et sa voix prononça cette sentence :

— Je n'ai pas le droit de sauver un criminel. Recommande ton âme à Dieu, misérable. Le sang appelle le sang."

Et, s'adressant aux terribles justiciers, elle ajouta un peu tremblante :

— Souvenez-vous que vous êtes sous mon toit, et faites un acte de justice, non un acte de cruauté.

Derechef, Le Bellec appuya sur la pointe du couteau. Une nouvelle plainte monta des lèvres du blessé.

— Où sont les autres ? répéta l'implacable tortionnaire.

— Partis, râla le notaire, sur la route de Morlaix.

— J'en était sûr, fit Jean Prigent avec une sorte de rugissement. En route pour Morlaix, camarades !"

D'un geste, il montra le notaire à ses compagnons. Les quatre bras herculéens l'enlevèrent malgré ses cris.

— Voulez-vous vous reposer chez vous, Madame ? demanda le jeune homme respectueusement à la comtesse.

— Non, fit-elle. J'ai hâte de remonter à cheval."

Quand elle eut franchi le seuil du manoir et que Jean lui eut tenu l'étrier, celui-ci revint sur ses pas.

Les hommes qui portaient Jorge Darros étaient encore au pied du perron. Ils interrogèrent le jeune chef.

— Qu'en faut-il faire ?

— Déposez-le sur les marches, répondit froidement Bocenno, qui tira l'un des pistolets de sa ceinture.

— Grâce ! pitié ! supplia le lâche criminel.

— C'est l'affaire à Dieu et non à moi, répliqua l'im-pitoyable juge. Qu'il reçoive ton âme et la sauve."

Et, appuyant la gueule du pistolet derrière l'oreille du tabellion, à toucher la nuque, il lui fit sauter la cervelle.

Au dehors, sur la route, il donna un ordre bref à ses compagnons.

PIERRE MAEL.

(A suivre)